

PIERRE SAUREL

Les morts anonymes



BeQ

Pierre Saurel

Le Manchot # 36

Les morts anonymes

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 441 : version 1.0

Les morts anonymes

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1984.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Le refuge

C'était sûrement l'un des plus beaux yachts qui puissent exister. Il ne naviguait jamais, il était toujours à l'ancre. Avec de puissantes lunettes d'approche, on pouvait le regarder, des côtes canadiennes, se faire balloter sur l'eau.

Les gardes côtiers avaient bien vu ce yacht. Ils étaient allés s'informer avant qu'il ne quitte les eaux canadiennes. Des officiers qui semblaient s'ennuyer à mourir avaient posé des questions banales et vérifié les papiers officiels.

Tout semblait normal. Ce yacht était la propriété d'une société nouvellement formée. Le bateau appartenait à la Société Le Refuge et on ne s'était pas creusé les méninges durant des heures pour lui trouver un nom, on l'avait baptisé « Le Refuge ».

Le capitaine du bateau, William Burns, était un vieux marin sorti de sa retraite. Les gardes côtiers s'étaient bien aperçus que l'équipage était réduit au strict minimum.

– On voyage pas, avait répondu Burns en français. On sort des limites territoriales et on s'ancre, c'est tout.

– Vous allez à la pêche ou quoi ?

– Est-ce que j'ai l'air d'un pêcheur ? Vous pouvez fouiller le yacht, y a pas une ligne à bord.

– Alors, où comptez-vous aller ?

– Nulle part, avait répondu Burns en mâchant le bout de sa vieille pipe. Je vous l'ai dit, on bouge pas, on attend nos visiteurs. Ce yacht appartient à des millionnaires. Ils ont tellement d'argent qu'ils ne savent pas quoi en faire. Y en a qui achètent des camps d'été dans les montagnes et qui vont se faire dévorer par les moustiques, en plus de se faire écorcher les oreilles par ces charmants voisins qui prennent plaisir à faire jouer leur radio à tue-tête. D'autres vont en voyage et reviennent dix fois plus épuisés. Quand

on est millionnaire, on en fait des voyages, c'est écoeurant ! On visite tous les pays puis, un jour, on est fatigué. Ces gens-là veulent plus rien savoir de personne. Alors, ils ont pensé à ce yacht. Ils vont venir ici incognito, pour se reposer. Ils veulent pas de questions, ils veulent la maudite paix qu'on peut pas trouver nulle part. Ici, ils vont l'avoir. Quand nous serons hors des limites, vous n'aurez plus à vous occuper de nous. Nous avons deux yachts plus petits qui feront la navette entre la côte et Le Refuge. Vous voulez un conseil ? Si vous tenez à vos jobs, vous faites mieux de ne pas poser trop de questions. Ces hommes et ces femmes-là ils ont assez de poids pour déranger toutes les balances de la terre ; d'une pichenette, d'un coup de fil ils peuvent vous envoyer en chômage.

Les officiers avaient fait leur rapport aux autorités. Aucune loi ne pouvait empêcher Le Refuge de s'ancrer à cet endroit. En outre, des ordres étaient venus de très haut : « Pas de questions, pas de vérifications, tout est en ordre, caprice de millionnaires. »

Mais les douaniers zélés ne semblaient pas d'accord.

« Surveillons-les de près. Millionnaires ou pas, ce sont peut-être des contrebandiers. »

En effet, des bateaux arrivant d'Europe ou d'ailleurs pouvaient s'approcher du yacht et y vider leur chargement de drogue ou de contrebande sans y être inquiétés par les douaniers.

« Surveillez surtout les yachts quand ils se rendront au bord. »

Et les douaniers en avaient été quittes pour des perquisitions inutiles. Des hommes et des femmes étaient allés s'installer à bord. Tous avaient refusé de s'identifier. Un médecin, le docteur Léon Bouchard, avait expliqué :

– Ces gens se rendent sur ce yacht pour s'y faire soigner. Ils souffrent de dépression, ils ont besoin de repos. Vous pouvez les fouiller. Nous vous assurons que Le Refuge restera toujours au même endroit.

On avait fouillé les embarcations qui faisaient

la navette régulièrement entre le bateau et la côte. Elles transportaient de la nourriture, des liqueurs, du vin que seuls les riches pouvaient se payer, des remèdes, des cassettes vidéo sur lesquelles étaient enregistrés les meilleurs films.

Après une quinzaine de jours, Le Refuge n'attirait même plus l'attention.

– Des caprices de millionnaires qui ne savent que faire de leur argent, avait dit un de ces inspecteurs qui cherchent toujours la bête noire.

– Des malades qui osent pas dire qu'ils le sont. Quand quelqu'un est riche, y peut pas être malade comme tout le monde. On dirait que ça fait mal à leur porte-monnaie si ça leur coûte rien. Ils veulent payer pour tout, même pour se faire soigner.

– En tout cas, vous m'enlèverez pas de la tête qu'il y a quelque chose de louche en dessous de tout ça. Pourquoi s'ancrer hors des limites territoriales ? avait demandé un troisième.

– Pour qu'on leur fiche la paix, c'est aussi simple que ça. La paix, ça peut s'acheter. Y a des

belles filles qui sont montées à bord, cette semaine. Y doit y avoir de jolies parties sur ce bateau. Ça se passe loin des yeux des curieux. Pas de scandale. Moi, j'aimerais bien être un petit oiseau et aller voir ce qui se passe sur ce yacht.

Les gardes côtiers s'étaient approchés suffisamment du Refuge pour scruter, à l'aide de lunettes d'approche, les va-et-vient sur le pont du bateau.

« Des gens assis dans des chaises longues, d'autres qui se baignent. J'en ai vu qui semblaient jouer aux cartes. Non, y s'passe rien de bien spécial. »

Et on commença à oublier ce gros yacht. C'était devenu, pour tous, un caprice de millionnaires. Le bateau portait bien son nom. C'était le refuge de gens fatigués d'être riches. Quand on a de l'argent à en gaspiller, ça use les nerfs de voir les pauvres gens tourner autour de vous comme des mouches autour d'un pot de miel.

« Fatiguez-vous pas, les gars, avait enfin conclu un des douaniers. Ça leur coûte pas cher,

ce bateau-là. Ça doit sûrement être déduit de leurs impôts ; au fond, c'est encore nous qui payons pour ça. C'est quand tu es riche que tu peux payer des comptables qui voleront honnêtement ton gouvernement. »

Aucun des douaniers n'osait le dire ouvertement, mais chacun était persuadé que de hauts dignitaires de l'immigration et des douanes recevaient de fortes sommes sous la table, pour fermer les yeux. Car jamais on ne pouvait quitter les limites territoriales sans avoir des papiers en règle.

Or, les millionnaires qui étaient sur Le Refuge, personne ne les connaissait ; c'était un véritable mystère, presque un secret d'État.

*

Assis dans un large fauteuil, l'homme semblait étudier des feuilles qui, à tout moment, risquaient d'être emportées par le vent ; car le vent soufflait toujours fort sur le pont du Refuge. De temps à

autre, l'homme tirait un stylo de sa poche et faisait des calculs à l'endos d'une de ses feuilles, puis il reprenait sa lecture.

Il portait un pantalon beige et un pull-over rouge. Dans le cou, une petite chaînette au bout de laquelle pendait un cercle de métal doré. On pouvait y voir un chiffre : 52.

Une jeune fille vêtue de blanc parut sur le pont, regarda autour d'elle. À sa droite, dans une des chaises longues, se trouvait une femme, probablement âgée d'une trentaine d'années. Elle aussi portait au cou le bijou en or, mais le numéro différait. Le sien, c'était le 33. Elle tenait une poupée sur son sein et la berçait comme s'il s'agissait d'un véritable bébé.

Plus loin, une dame plus âgée tricotait avec fébrilité. Mais son tricot était bizarre. Que comptait-elle fabriquer ? Ce tricot mesurait six ou huit pouces de large, mais il était long, long, et elle continuait de tricoter, le regard perdu dans le vague. Et dans son cou pendait la chaînette au médaillon doré, avec le numéro 27.

La jolie fille vêtue de blanc se dirigea

rapidement vers le numéro 52.

– Je vous dérange ? demanda-t-elle avec un sourire.

L'homme leva les yeux de ses feuilles. Il regarda la fille. Pendant quelques secondes, son regard s'arrêta sur le bouton qui semblait lutter pour rester attaché, juste à la hauteur de sa poitrine. La lutte s'engageait entre le bouton et la boutonnière à chacune de ses respirations.

– Venez avec moi, fit-elle en se penchant sur l'homme.

– Non, ne me dérangez pas. Je suis au travail. Je dois téléphoner à la bourse. J'étudie les cotes. Prenez rendez-vous avec ma secrétaire.

– Je suis Marguerite, votre infirmière.

– Je ne connais pas de Marguerite. Êtes-vous à mon emploi ? Laissez-moi étudier les cotes.

Marguerite remarqua que l'homme tenait ses documents à l'envers, mais il ne s'en rendait pas compte.

– Je dois vous faire votre injection, cinquante-deux. Allons à votre chambre.

Elle voulut l'aider à se lever, mais il la repoussa brusquement et se mit à crier.

– Qu'on me laisse seul, vous entendez ? Je ne veux pas être dérangé. Je ne veux pas ! Je ne veux pas !

Marguerite mit rapidement la main dans sa poche et appuya sur le bouton d'un petit appareil. À peine trente secondes plus tard, deux colosses habillés en marins s'approchèrent rapidement du 52.

– Allons, du calme, le père. Vous venez avec nous.

L'homme voulut se débattre, mais les deux marins l'empoignèrent solidement, le soulevèrent de terre et se dirigèrent vers l'escalier menant aux cabines. Et en se déhanchant outrageusement, la belle Marguerite les suivit.

La jeune femme qui berçait sa poupée se leva lentement et, tout en s'approchant de la vieille dame au tricot, elle murmura :

– Pourquoi ne veut-on pas laisser dormir mon bébé ? Avec tous ces cris, ils vont l'éveiller.

Elle s'arrêta devant l'autre femme.

– Ça avance votre tricot ?

– Ça ne vous regarde pas, répondit sèchement la vieille.

– Qu'est-ce que vous tricotez au juste ?

– Une longue, longue ceinture. Et quand elle sera terminée, j'y attacherai ensemble tous ceux qui m'ont fait du mal, toutes les folles de votre espèce qui sont retombées en enfance et qui s'amuse à la poupée.

La jeune femme sursauta.

– Une poupée ? C'est ma petite. Voyez, elle va pleurer, vous lui faites peur. Regardez-la. Avez-vous peur d'une enfant ?

La vieille avait repris son tricot et n'écoutait pas le numéro 33.

– Je vous dis de la regarder, fit brusquement la jeune femme en poussant la vieille.

La dame faillit perdre l'équilibre et tomber à la renverse. Elle se redressa juste à temps, mais elle avait échappé son tricot et, à la vitesse de

l'éclair, le numéro 33 s'était emparée d'une des broches à tricoter. Elle se jeta sur la vieille dame, la reversant sur le pont.

– Vos yeux doivent être nettoyés, nettoyés...

Et tenant solidement la tête de la vieille d'une main, elle enfonça la broche dans l'œil droit de la femme.

Un cri terrible retentit sur le pont. La vieille s'était relevée en hurlant. Le sang giclait sur sa joue.

– Mes yeux ! Mes yeux !

Elle se débattait, luttant contre un adversaire invisible.

On se mit à courir sur le pont. Mais la jeune femme avait saisi la vieille à la gorge. Les deux femmes luttèrent, appuyées sur les cordages qui servaient de garde-fous. Et avant que les matelots puissent intervenir, le numéro 33 avait fait basculer la vieille dame par-dessus bord.

– Un homme à la mer ! lança une voix.

Un des marins se jeta sur la jeune femme dont les vêtements étaient tachés du sang de la vieille.

Il chercha à la maîtriser, mais elle luttait avec une énergie féroce, cherchant à frapper l'homme avec la broche à tricoter qu'elle n'avait pas lâchée.

Soudain, elle se calma brusquement.

– Ne me touchez pas ! Qu'avez-vous fait à ma fille ? Où est mon enfant ? On m'a volé mon enfant.

Un autre matelot ramassa la poupée, la donna à la jeune femme, pendant que le docteur Bouchard arrivait en courant. Il donna rapidement une injection à cette malade et ordonna aux matelots de la conduire à la salle des traitements.

Pendant ce temps, on avait mis une embarcation à la mer. Des matelots plongeaient, essayant de retrouver la vieille. Mais les efforts s'avérèrent inutiles. Ce n'est qu'une vingtaine de minutes plus tard qu'un marin aperçut une ombre sur l'eau.

– Là-bas, à droite, je suis certain que c'est elle.

En vitesse, une embarcation à moteur s'approcha. On hissa le cadavre de la vieille dans

l'embarcation. Une fois sur le pont, on recouvrit le corps d'un drap. Il fallait attendre les directives.

Le capitaine Burns fit appeler le docteur Bouchard dans sa cabine.

– Que comptez-vous faire, doc ? C'est le deuxième incident du genre en moins de trois semaines.

– Un accident, tout simplement. Je me charge de tout. Vos hommes doivent tout oublier.

– Mais qui était cette vieille femme ?

– Vous le savez aussi bien que moi, c'était le numéro 27. Voilà tout.

Burns se doutait que le docteur Bouchard connaissait l'identité véritable des passagers. Il était sans doute le seul.

– Et l'autre, la folle, celle qui a tué ?

– Elle repose dans la salle de traitements. S'il faut l'enfermer dans le réduit, je le ferai. J'ai bien peur que ce numéro 33 ne puisse jamais retourner à terre.

C'est alors que le vieux capitaine déclara :

– Si j'avais su ce qui m'attendait, jamais je n'aurais signé cet engagement.

– Vous vous plaignez le ventre plein. Vous êtes le capitaine de bateau le mieux payé sur terre et vous n'avez même pas à naviguer. Alors, cessez de vous plaindre.

Et le docteur ajouta cyniquement :

– Vous et vos hommes, vous faites mieux de vous taire, autrement vous ne descendrez jamais vivants de ce bateau.

La menace était claire.

Le Capitaine se leva, se dirigea vers une armoire et sortit une bouteille de rhum importé de Jamaïque.

– Vous fâchez pas, doc, tenez, prenez un verre avec moi. On peut parler, ça restera entre nous. Vous le savez que j'suis pas curieux, que j'ai accepté toutes les conditions de mon engagement, mais quand même, j'aimerais savoir...

– Il n'y a rien à savoir...

– Pourquoi ce mystère ? Pourquoi ces numéros au lieu des noms ?

– Si vous étiez millionnaire, si vous aviez des amis dans tous les milieux, de l'argent dans de nombreuses compagnies et que, brusquement, vous tombiez malade, d'une dépression nerveuse, de troubles mentaux, que feraient vos parents, votre femme, vos enfants ? Ils vous feraient enfermer dans un asile d'aliénés, dans une maison de santé ? Non, jamais de la vie. Songez au scandale que ça créerait. Ici, ils sont aussi bien traités que dans n'importe quel hôpital. Nous avons un personnel compétent. D'ailleurs, trois de nos patients, retourneront à terre parfaitement guéris.

– D'où viennent ces... malades ?

– De partout, du Québec, de l'Ontario. Nous avons même reçu des demandes de certains Américains. Mais il n'est pas facile de se faire admettre ici.

– Comment ça ?

– Vous avez remarqué ? Nos malades ne se

connaissent pas. Si un millionnaire a des amis à bord, on le refusera parmi nos patients. Le secret, l'anonymat. Vous ne voyez rien, vous ne savez rien de ce qui se passe ici.

Le docteur se leva de son siège :

– Merci pour le verre, capitaine. Je compte sur vous pour organiser les funérailles du numéro 27.

– Vous ne remettez pas le corps à la famille ?

– Non. Les douaniers, les inspecteurs pourraient poser des questions. La vieille est morte au cours de ses vacances. Avec de l'argent, on peut tout acheter, capitaine, même des certificats d'inhumation venant de pays étrangers.

Le capitaine Burns resta un long moment à réfléchir. Jamais il n'avait été aussi bien payé.

« Et puis, c'est pas des meurtres ! Ce sont des malades, ils ne sont pas responsables de ce qu'ils font. Des scènes comme ça, il doit s'en passer tous les jours dans les maisons de santé. Y a pas d'enquête, tout comme ici. Dans moins de six mois, j'aurai terminé mon contrat et j'aurai cent

mille dollars à la banque pour terminer mes vieux
jours. Ça vaut la peine de se fermer. »

II

La visiteuse nocturne

Depuis sa fondation, il y avait maintenant plus de trois ans, l'agence de détectives privés, Robert Dumont, ce policier manchot, n'avait connu que des succès. L'entreprise était devenue l'une des plus connues du Québec. En plus de mener diverses enquêtes, le Manchot offrait à sa clientèle un service de gardes. Ses gardes de sécurité étaient d'anciens policiers, des hommes encore jeunes, forcés de prendre leur retraite après une vingtaine d'années de service.

Les problèmes internes n'avaient presque jamais existé. Michel Beaulac et la belle Candine « Candy » Varin étaient des enquêteurs hors pair, tandis que le détective Landry s'occupait essentiellement de l'agence de sécurité.

À quelques reprises, Robert Dumont avait dû

changer de secrétaire. La toute première avait été tuée lors d'une aventure en Floride, la seconde était morte dans un accident de voiture et enfin il y avait eu la jeune Yamata, cette Canadienne de descendance japonaise, amoureuse de Michel Beaulac, qui avait accepté temporairement le poste.

Yamata avait appris rapidement son métier et elle était devenue une secrétaire hors pair. Cependant, un destin tragique semblait attaché à toutes les filles qui acceptaient de travailler comme réceptionniste à l'agence.

Et Yamata, comme les deux filles qui l'avaient précédée, fut sérieusement blessée au cours d'une aventure. Transportée à l'hôpital, elle perdit momentanément la mémoire et elle était maintenant dans une maison de convalescence mais les médecins ignoraient quand elle pourrait en sortir.

Michel Beaulac, qui s'était querellé avec Yamata, quelques jours avant ce triste accident, avait maintenant pris sa décision. Sitôt sa « Japonaise » en bonne santé, il l'épouserait.

Mais l'agence se trouvait sans secrétaire et, pour se dépanner, le Manchot accepta l'aide de sa mère, Corinne, cette petite bonne femme qui adorait jouer les détectives et qui, bien souvent, mettait son nez dans des affaires qui ne la concernaient pas.

Il fallait donc trouver une nouvelle secrétaire. Et pour la première fois en trois ans, l'agence faisait maintenant face à des problèmes et même à des frictions internes.

Le Manchot avait fait la connaissance de Danielle Louvain alors qu'il arrêtait une voiture pour pouvoir poursuivre des malfaiteurs.

Danielle était au volant et le détective comprit tout de suite qu'il n'avait pas affaire à un amateur. Elle était un as du volant. Danielle lui apprit plus tard qu'elle avait fait de la course et qu'il lui arrivait régulièrement de travailler comme cascadeuse dans des films québécois.

« Si seulement elle était secrétaire, se disait le Manchot, elle serait un atout pour notre agence. Ses talents de cascadeuse pourraient nous être utiles. »

Or Danielle avait déjà été secrétaire et lorsque le détective lui proposa l'emploi, elle décida de l'accepter.

Grande, brune, fort jolie, elle ne passait pas inaperçue. C'était le type de femme qui plaisait au Manchot. Danielle aimait bien son travail de cascadeuse mais elle restait parfois plusieurs semaines sans emploi.

« Et quand je travaille, il y a toujours un risque d'accidents. »

Le Manchot l'avait mise en garde :

« Ça ne vous fait pas peur que mes deux premières secrétaires aient été tuées, l'une assassinée, l'autre morte dans un accident de voiture et que la troisième ait été sérieusement blessée ? »

Danielle n'était pas superstitieuse. Au bureau, ce fut la surprise lorsque le Manchot présenta la nouvelle secrétaire.

Plusieurs jeunes filles, quelques-unes très compétentes, étaient venues postuler l'emploi, mais Danielle n'était pas du nombre.

Candy maugréait :

« Je me demande bien ce qu'une cascadeuse peut faire comme employée de bureau. »

Mais l'attachante blonde, secrètement amoureuse de son patron, Robert Dumont, sentait bien que le détective s'intéressait énormément à la nouvelle employée. Il était moins maussade, il invitait souvent Danielle au restaurant.

Au cours d'une aventure, alors que Michel devait se lancer à la poursuite de malfaiteurs, Danielle avait insisté pour laisser son travail de secrétaire et conduire la voiture du Manchot.

Malheureusement, cette poursuite s'était terminée par un accident et la voiture de Robert Dumont avait été partiellement démolie.

Redoutant d'être blâmée, Danielle voulut gagner Michel Beaulac à sa cause ; elle se montra extrêmement gentille avec lui, lui laissant croire qu'il était l'homme de sa vie.

– Mais vous avez entendu parler de Yamata. Je l'épouserai sitôt qu'elle sortira de l'hôpital, lui avait-il fait remarquer.

– Eh bien, c'est parfait car moi, je veux rester célibataire et j'ai toujours adoré les hommes mariés.

D'une humeur massacrate, le Manchot avait tenu Michel responsable de l'état de sa voiture.

– Quand je suis absent, c'est toi qui dois prendre les décisions. Tu n'avais qu'à ne pas écouter cette fille.

En colère, Michel avait même offert sa démission. Heureusement, Robert Dumont avait repris son calme, il s'était excusé et tout serait rentré dans l'ordre s'il n'avait pas surpris Danielle et Michel dans les bras l'un de l'autre.

Danielle avait tenté d'expliquer la situation.

– Je suis simplement venue remercier Michel.

Il n'a pas jeté le blâme de l'accident sur mes épaules. Il a prouvé qu'il savait accepter ses responsabilités.

Mais le Manchot s'était enfermé dans son bureau. Il n'était pas de bonne humeur, mais alors pas du tout.

Michel était aussi malheureux. Si Yamata

apprenait ce qui s'était passé, jamais elle ne le lui pardonnerait.

Quant à Candy, elle se sentait prise entre deux feux. Elle n'aimait pas cette atmosphère tendue qui régnait au bureau depuis deux ou trois jours.

– En trois ans, c'est bien la première fois que je n'ai pas hâte d'arriver au travail, le matin. On ne sait pas si le patron sera d'humeur massacrate ou non. Il y a cette fille qui nous surveille, comme si elle voulait nous prendre en défaut, et Michel n'a plus le cœur à l'ouvrage ; ça ne peut pas durer.

Et elle décida d'intervenir.

– Robert, il faut que je vous parle, avait-elle dit au Manchot, mais pas ici. Je vous invite à manger au restaurant ce soir.

– Quoi ? Toi, tu m'invites ?

– Pourquoi pas ? Vous l'avez fait à de nombreuses reprises, mais depuis un certain temps, on dirait que je n'existe plus. Alors, ce soir, je vous invite. Si vous me donniez congé cet après-midi, nous pourrions manger à mon

appartement, mais je n'ai pas le temps de préparer un repas et...

Le Manchot lui avait coupé la parole.

– Justement, nous avons beaucoup de travail, je n'ai pas le temps d'aller au restaurant, ce sera pour une autre fois.

– Robert, j'ai dit qu'il fallait que je vous parle et c'est très sérieux. Vous voulez donc que votre agence s'écroule ?

Surpris, le détective ne semblait pas comprendre.

– Où veux-tu en venir ?

– Ce soir, Robert. Nous en discuterons ce soir.

Le Manchot avait fini par accepter. Et après un bon repas, Candy avait donné son opinion sur l'atmosphère qui régnait au bureau depuis l'engagement de cette nouvelle secrétaire.

– Je ne veux pas lui jeter la pierre, je suis comme elle, j'adore les hommes et vous le savez. Mais je tiens quand même ma place. Elle, elle se jette dans les bras de Michel, je l'ai vu embrasser un de nos agents de sécurité et vous, vous lui

donnez toujours raison. Dites-moi, êtes-vous amoureux d'elle, Robert ?

Le Manchot avait ri fortement. Mais devant le sérieux de Candy, il avait avoué.

– Danielle me plaît, un peu comme elle plaît à tous les hommes. Elle est jolie, c'est une fille qui a du cran et qui semble passionnée.

– Comme ça, je vous plais sans doute aussi ? avait demandé la blonde.

– Toi, ce n'est pas la même chose, Candy... tu... tu...

– Non, moi je suis une employée. Mes charmes ne vous troublent pas, mais je dois m'en servir pour remplir mes missions. Danielle est une excellente recrue, je l'admets. Mais si elle est secrétaire, elle doit faire son travail, un point c'est tout. Elle se mêle de tout, elle donne même des ordres. Si vous le voulez, je peux l'entraîner ; nous pourrions faire une équipe formidable à nous deux.

Mais le Manchot avait protesté.

– Il n'en est pas question. Je parlerai à

Danielle, je la mettrai en garde contre son tempérament. Si je ne te connaissais pas, Candy, je croirais que tu es jalouse de cette fille.

Le Manchot s'attendait à ce que sa blonde employée s'amuse de cette blague. Mais Candy n'esquissa pas le moindre sourire.

– Qui vous dit que je ne le suis pas ? Changez donc d'attitude, Robert. Vous jouez au dur. Pour vous, l'amour est devenu un loisir ; les femmes qui passent dans votre vie n'y restent que le temps d'un caprice. Vous refusez d'ouvrir votre cœur. Je m'excuse de vous le dire comme ça, durement, mais vous êtes un lâche.

– Quoi ?

– Danielle, elle vous plaît. Vous coucherez avec elle deux, trois fois, puis vous vous en fatiguerez. Vous jouez au cœur de pierre. Vous avez peur d'être blessé. Vous refusez de faire face à la vie.

Et elle demanda brusquement :

– Je vous déplaît donc tant que ça, Robert ?

– Mais t'es folle, Candy. Je t'admire, je

t'aime... comme si tu étais ma sœur, une grande amie...

– Pourtant, jamais vous n'avez flirté avec moi, comme vous le faites avec Danielle. Jamais vous ne m'avez invitée chez vous comme vous l'avez fait avec de nombreuses femmes. Pourquoi ?

– Parce que je te respecte trop, Candy. Je te trouve fort jolie, attirante même ; je suis un homme normal et bien souvent j'ai failli perdre la tête avec toi. Mais si on s'écoutait, si on se laissait aller... qu'arriverait-il ? On en viendrait à se détester.

– Ou à s'aimer, coupa Candy.

Le Manchot changea la conversation. Il promit à Candy de parler à Danielle et si elle refusait d'obéir, il considérerait peut-être l'idée de la faire travailler comme détective, sous la direction de Candy.

– Si nous allions danser pour terminer la soirée ? proposa la blonde.

– Tu sais qu'il est près de dix heures. J'ai quatre rapports à consulter, nous sommes

débordés de travail. Ne crois pas que je veuille me défilier ; d'ailleurs pour te prouver le contraire, je t'invite à sortir samedi en amoureux.

– Des promesses !

– Non, Candy. Samedi soir, je te garde ma soirée et si nous perdons la tête... eh bien, tant pis.

Et ils parlèrent encore durant une trentaine de minutes. Ils se dirigèrent ensuite vers le terrain de stationnement.

Robert Dumont avait loué une voiture jusqu'à ce que la sienne soit en état de rouler ; quant à Candy, elle avait sa propre automobile.

– Tu as bien fait de me parler, Candy, lui avoua le Manchot. Enfermé dans mon bureau, quand je suis à l'agence, je ne sens pas l'atmosphère tendue qui y règne. Ton intervention n'aura pas été inutile.

De retour à son appartement, le Manchot se glissa rapidement sous sa douche. Ensuite, il mettrait à jour les quatre dossiers déjà en retard.

Il entendit vaguement la sonnette de la porte

d'entrée. L'eau de la douche qui coulait et la porte de la salle de bain fermée l'avaient empêché de se rendre compte si c'était bien chez lui que l'on sonnait. Cette fois, il en était sûr.

« Qui ça peut-il être, il est près de minuit. On a dû sonner à plusieurs reprises. Je croyais que ça venait de l'appartement voisin. »

Avant d'ouvrir, il regarda par l'œil de la porte pour voir qui avait sonné.

C'était une jeune fille. Elle paraissait assez jolie et pouvait avoir aux environs de vingt ans.

« Qu'est-ce qu'elle peut bien me vouloir ? »

À ce moment la voix de la fille résonna, de l'autre côté de la porte.

– Monsieur le Manchot, je vous en prie, ouvrez-moi. Je sais que vous êtes là, j'ai entendu que l'eau arrêta de couler. Il faut que je vous parle. C'est important.

Comment cette visiteuse nocturne avait-elle pu trouver son adresse ? Seuls ses collaborateurs et sa mère la connaissaient. Rapidement, il enfila sa robe de chambre et ouvrit.

– Que désirez-vous, mademoiselle ?

– Vous êtes Robert Dumont ? Oui, c'est vous, vous êtes manchot.

Pour prendre sa douche, le Manchot retirait toujours sa prothèse et n'avait pas pris le temps de la remettre en place.

– Comment avez-vous obtenu mon adresse ?

– Je vous ai suivi, tout simplement, depuis votre sortie du bureau ce soir. Vous m'avez obligée à prendre au moins cinq tasses de café, au restaurant où vous étiez avec une blonde. Vous avez failli m'échapper, il n'y avait pas de taxi quand vous êtes sorti. Heureusement que vous avez parlé encore un peu avec la fille. Ça m'a donné le temps d'en trouver un.

Le Manchot la fit entrer. Cette jeune fille avait du cran et ça lui plaisait.

– Venez vous asseoir et racontez-moi pour quelles raisons vous m'avez suivi jusqu'à mon appartement.

– Parce que je veux retenir vos services.

Maintenant qu'il pouvait mieux l'étudier, le

Manchot se rendit compte que cette fille était plus jeune qu'il ne l'avait cru au premier coup d'œil. « Sûrement pas plus de seize ans » songea-t-il.

Elle s'assit sur le bout du fauteuil. Elle détacha son imperméable, sans l'enlever, puis elle expliqua :

– J'ai d'abord téléphoné à votre bureau pour obtenir un rendez-vous. C'était à peu près impossible. Je devais laisser mon nom, mon numéro de téléphone et vous deviez me rappeler. Or, j'ai pas le téléphone à ma chambre. J'ai alors décidé d'aller vous voir. Mais la fille qui m'a répondu m'a fait comprendre qu'un détective comme vous n'accepte pas n'importe quelle cause, que vous exigez même une somme à titre de dépôt, avant même d'entreprendre une enquête.

– C'est la vérité..

– Je n'ai pas d'argent. Mais l'affaire que j'ai à vous proposer peut vous rapporter beaucoup. Jamais vous n'auriez consenti à me recevoir à votre bureau et votre secrétaire ne m'aurait jamais laissée passer. Alors, j'ai décidé de vous

suivre jusque chez vous. Voilà, vous savez tout maintenant.

Le Manchot offrit une cigarette à la fille, mais elle ne fumait pas.

– Ça vous gêne si j’en allume une ?

– J’m’en fous !

La fille était nerveuse et pourtant, ce n’était pas le Manchot qui l’impressionnait, autrement, elle ne se serait jamais présentée chez lui.

– Comment vous appelez-vous ?

– Solanges Renaud.

– Âge ?

– J’aurai bientôt seize ans.

– Étudiante ?

– Oui.

– Et maintenant, si vous me disiez pour quelles raisons vous avez besoin des services d’un détective privé ?

– Oh, c’est pas pour moi. Je me débrouille très bien. Non, c’est pour un homme qu’on veut faire

enfermer, qu'on veut rendre fou, qu'on veut
assassiner... et si ça peut vous intéresser, cet
homme est millionnaire !

III

L'histoire de Solanges

Le Manchot incita Solanges à retirer son manteau et proposa de préparer du café.

– Oh non, je vous en prie, ne me parlez pas de café, j'en ai bu pour une semaine.

– Un bouillon chaud vous tenterait alors ? Suivez-moi dans la cuisine, nous allons causer comme des amis.

Lorsqu'il sentit la jeune fille très à l'aise, le détective lui demanda de raconter son histoire.

– Je sais fort bien que vous m'avez menti. Vous n'êtes pas du tout la fille d'un millionnaire.

Elle s'écria :

– J'ai jamais dit que j'étais sa fille. Lui, c'est Jean Roizon. J'sais pas si vous le connaissez ?

– Non.

– Moi, si. Et je sais qu'on veut le faire disparaître.

Le Manchot s'assit en face d'elle.

– Vous allez me raconter votre histoire, Solanges. Expliquez-moi comment vous, une étudiante, vous avez pu faire la connaissance d'un millionnaire et pourquoi vous êtes certaine qu'on veut le faire disparaître.

La jeune fille baissa les yeux ; elle jouait avec la cuillère, brassant sans arrêt le bouillon de bœuf que le Manchot lui avait servi.

Elle commença :

– C'est pas facile. Mais vous pourrez vous renseigner. Vous allez voir que je dis la vérité. D'abord, j'ai pas eu de parents ; c'est-à-dire, j'en ai eu, c'est sûr, mais je ne les ai jamais connus. Ma mère m'a abandonnée dans une crèche. J'sais pas pourquoi, j'ai jamais été adoptée. Trouvez-vous que j'ai les yeux croches, vous, monsieur le Manchot ?

Le détective la regarda longuement.

– Pas du tout, vous avez de très beaux yeux verts.

Elle se mit à rire :

– C'est pas toujours pareil. Ils changent de couleur, des fois ils sont vert foncé, des fois plus pâles, d'autre fois, très souvent, ils sont bruns et même, y en a qui disent qu'ils sont gris. C'est pas des yeux que j'ai, c'est des caméléons. Mais quand j'étais bébé, je louchais, c'en était épouvantable. J'ai déjà vu une photo ; on aurait dit que je voulais scruter le fond de mes narines avec mes deux yeux ; ils fixaient tous les deux le bout de mon nez. À part ça, j'étais pas jolie. Oh j'sais, j'connais les hommes, vous allez dire que j'ai changé et c'est vrai. Je me suis refaite en vieillissant. Mais mes yeux croches, ma tête chauve, ma bouche trop grande, ça attirait pas les couples qui venaient se chercher des enfants. Je me suis retrouvée dans un couvent, élevée par des sœurs, une bande de frustrées, d'hypocrites qui laissent croire au monde qu'elles sont toutes des saintes.

Le Manchot l'interrompt :

– Allons, allons, je vous sens révoltée. Vous jugez les religieuses beaucoup trop rapidement. Je ne dis pas qu'il n'y a pas de moutons noirs parmi elles, mais c'est l'exception.

– En tout cas, ma vie à moi, ça n'a pas été rose. Oh des religieuses, comme vous dites, y en avait qui faisaient bien leur travail, mais pas celles qui prenaient un malin plaisir à nous frapper. Si je vous disais qu'il y en a une qui voulait absolument que j'aille la retrouver dans son lit. Et comme j'ai refusé, eh bien, elle m'a fait passer pour une voleuse. Je suis certaine que c'est elle. De l'argent avait disparu du bureau de la directrice et, comme par hasard, cet argent-là a été trouvé dans ma chambre. J'ai eu droit à un sermon de la supérieure, il a fallu que j'avoue mon crime devant toutes les autres ; même si j'étais innocente, j'ai reçu des coups de fouet... si vous pensez que c'est une vie ça ; à douze ans, j'en ai eu plein...

Elle s'arrêta. Elle allait lancer une expression vulgaire mais elle se retint à temps. Le Manchot se rendait bien compte que, depuis le début de

l'entretien, elle faisait un effort inouï pour bien parler, comme un jeune annonceur qui passe une audition à Radio-Canada. Mais ça manquait de naturel.

– J'en avais plein, jusqu'au cou... je me suis sauvée. Je savais qu'on me ferait rechercher par la police. J'ai quand même pu me rendre jusqu'à Montréal. J'avais douze ans mais j'étais assez bien faite et aussi grande qu'aujourd'hui ; j'aurais même qu'avec mes cheveux coupés courts, j'avais l'air plus vieux. Je me suis cherché une job. C'est pas facile quand t'as pas de papiers, rien pour t'identifier. Mais on m'a engagée dans un restaurant, comme serveuse. J'avais même pas le salaire minimum, mais fallait que je me la ferme. En plus de ça, le boss, un vieux salaud, passait son temps à me tâter les seins, à me pincer les fesses. J'suis pas restée longtemps là. Y avait des filles qui venaient au restaurant et qui faisaient la gaffe... je veux dire que...

– J'ai compris, elles pratiquaient le plus vieux métier du monde.

– En plein ça. Elles avaient toujours de

l'argent, alors j'ai décidé de faire comme elles. Jugez-moi si vous le voulez mais à treize ans, j'ai commencé à sortir avec des hommes pour la piastre, la plupart des vieux cochons, mais ils aiment les jeunes. Dans votre métier, vous devez en avoir entendu des histoires comme la mienne. Il y a eu un gars qui me forçait à travailler pour lui, il me battait ; puis ça a été la drogue. Je me suis fait arrêter, on m'a placée dans une institution, je me suis sauvée une fois de plus... puis ça a continué ; les gars puis surtout la drogue. J'étais rendue au bout. Mon « pimp » me lâchait pas d'une semelle, je lui devais de l'argent qu'il me disait. Pourtant, je lui donnais tout. J'avais peur de lui. Alors un soir, j'ai décidé de quitter Montréal. J'ai fait du pouce, je voulais aller n'importe où dans les Laurentides. En été, on a souvent besoin de serveuses supplémentaires. Trois gars m'ont fait monter dans leur voiture. Moi, j'avais peur, mais ils ont arrêté la voiture dans un petit chemin de campagne et il a fallu que je leur fasse l'amour...

Le Manchot la corrigea :

– S'ils vous ont forcée, c'est du viol.

– J'sais, mais allez donc raconter ça aux autorités quand ils vous ont déjà arrêtée comme « fille de vie ». Les gars m'ont laissée en pleine campagne. J'avais mal partout, ils m'avaient frappée. Je me suis retrouvée devant une muraille, un mur qui finissait pus de s'allonger. Puis, tout à coup, je me suis trouvée devant une porte en métal. Elle était ouverte. Il y avait des lumières dans le jardin et au fond, une piscine éclairée. C'était tranquille, y avait pas un chat. Seuls les cris des grenouilles ou des criquets troublaient le silence. Je me suis dit que le bon Dieu avait placé cette piscine-là sur mon chemin. J'allais en finir, mourir en paix ! J'ai poussé la clôture, je me suis avancée et je me suis jetée à l'eau. Faut vous dire que j'ai jamais su nager. J'ai perdu connaissance tout de suite. Quand je me suis éveillée, j'avais mal au cœur, j'ai fait une indigestion. Un homme était penché sur moi. C'était lui, le millionnaire, Jean Roizon. Vous vouliez savoir comment j'avais fait sa connaissance ? Je vous ai tout dit.

Elle s'arrêta de parler et vida presque d'un trait le contenu de sa tasse.

– Monsieur Roizon a été bien bon pour moi. Il m'a demandé de lui conter ma vie et je lui ai tout dit, tout, comme j viens de faire avec vous. Ce soir-là, il était tout seul dans son chalet. Roizon, faut dire qu'il est veuf. Lui, il n'était pas riche, c'est sa femme qui l'était et quand elle est morte, elle lui a tout laissé. C'est-à-dire pas exactement tout. Si je sais ça, c'est qu'une fois il m'a tout raconté. Il avait épousé une veuve qui avait deux enfants. Quand elle est morte, monsieur Roizon a hérité, mais la femme avait posé ses conditions. Il ne doit pas se remarier et, à sa mort, les enfants puis des cousins et des cousines doivent hériter.

« On me surveille presque jour et nuit qu'il m'a confié, une fois. Ils ont assez peur que je dépense toute la fortune de ma femme. Ils n'en dorment pas. ».

Monsieur Roizon s'est occupé de moi. Il m'a donné de l'argent. Oh, pas gros, il ne pouvait pas. Mais juste assez pour payer ma chambre, mon linge, mes repas puis mes études. Mais il m'avait

bien fait promettre de ne plus toucher à la drogue.
J'y ai pas touché non plus.

Le Manchot jeta un coup d'œil sur sa montre. Solanges parlait depuis plus d'une heure et il n'en savait pas plus long sur Roizon et sur ce qui lui arrivait.

– Au tout début de notre entrevue, vous m'avez dit qu'on voulait assassiner Roizon. Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

– Monsieur Roizon... quand je suis seule avec lui je l'appelle papa, me téléphonait toutes les semaines.

– Je croyais que vous n'aviez pas le téléphone à votre chambre, fit le Manchot en souriant.

Elle répliqua aussitôt.

– Je vous ai pas menti. Mais il y a un téléphone dans l'escalier de la maison de chambres. Tous les mercredis, à six heures du soir, monsieur Roizon me téléphonait. Mercredi de la semaine dernière, pas d'appel, ce mercredi-ci, pas d'appel non plus. Alors, inquiète, je me suis rendue à son bureau. Là, on m'a dit que les

affaires de monsieur Roizon s'étaient compliquées, qu'il avait fait une dépression, qu'il était hospitalisé et qu'on ne pouvait pas le voir. J'ai voulu savoir à quel hôpital, mais on n'a pas voulu me le dire. Alors, je me suis rendue chez la concierge, j'ai appelé dans trois hôpitaux. Tout d'abord, on m'a dit qu'il n'y avait pas de Roizon hospitalisé là. Mais j'insistais, je me faisais passer pour la secrétaire privée de monsieur Roizon. Je devais avoir l'air d'une vraie folle aux yeux de la téléphoniste. Au troisième hôpital, on m'a fait attendre, puis une infirmière m'a répondu : « Puisque vous êtes la secrétaire de monsieur Roizon, vous savez fort bien qu'il ne peut parler au téléphone. » Je savais qu'il était au troisième étage, pas plus. J'ai une amie qui travaille comme aide-infirmière, les fins de semaine. J'ai emprunté son costume et je me suis rendue à l'hôpital. Ça a été un jeu d'enfant d'entrer. Avec ce costume blanc, j'étais comme un passe-partout. Au troisième, j'ai dû entrer dans quatre chambres interdites avant de trouver monsieur Roizon.

Plus elle parlait, plus elle semblait émue. Elle

s'arrêta, sortit un mouchoir de papier de son petit sac et s'essuya les yeux.

– Il n'était plus reconnaissable. Il semblait dormir, je ne sais pas. Il était peut-être inconscient. Je l'ai questionné, mais il ne me voyait pas, il ne m'entendait pas. À un certain moment, j'ai entendu du bruit et j'ai eu juste le temps de m'enfermer dans la salle de bain. Une infirmière est entrée, elle a changé le sérum et quand je suis sortie de la salle de bain, monsieur Roizon avait ouvert les yeux. Il m'a reconnue. J'ai pas pu le questionner. C'est lui qui m'a dit : « Ne les laisse pas faire, Solanges. Ils veulent me tuer, ils vont me rendre fou... Le Refuge... Le Refuge... je ne veux pas aller là. Aide-moi, Solanges... si on m'amène là-bas, ce sera fini... Le Refuge... le bateau... enquête... empêche-les... »

Et Roizon avait cessé de parler. Il était retombé dans son inconscience.

– Vous avez pu savoir ce qu'était le Refuge ?

– Non. j'ai questionné un médecin. Il ignore tout. J'ai voulu savoir qui soignait monsieur

Roizon mais, à l'hôpital, on m'a dit simplement que ce patient n'était pas là. J'ai parlé de la chambre 316. On m'a dit que je faisais erreur. J'ai pensé appeler la police, je ne savais plus que faire. Puis, hier, on a parlé des prothèses au CEGEP. Un spécialiste est venu nous donner un cours sur les membres artificiels. Ça m'a fait penser à vous et c'est alors que j'ai décidé de vous rencontrer. Voilà, vous savez tout.

Le Manchot se leva, se servit un autre café. Il réfléchissait. Enfin, il revint vers la table.

– Monsieur Roizon avait toute sa raison ?

– Évidemment, il m'a reconnue. Mais il a très peur. Il a répété ce mot, « Le Refuge », à plusieurs reprises. Il a parlé de bateau. Il ne veut pas qu'on l'envoie là. Mais je n'en sais pas plus. Si vous n'agissez pas rapidement, monsieur le Manchot, on va tuer monsieur Roizon, j'en suis certaine.

Le détective décida qu'il en avait assez entendu. Sa décision était prise.

– Dès demain, je prendrai toutes les

informations sur ce bateau et sur ce fameux Refuge. J'enverrai même quelqu'un à l'hôpital pour tenter de questionner monsieur Roizon.

– Vous ne pourrez pas.

Le détective sourit :

– J'emploierai la même astuce que vous, Solanges. Une de mes assistantes se fera passer pour une infirmière. Elle aura moins de difficultés que vous, puisque nous savons le nom de l'hôpital et le numéro de chambre. Demain midi, je devrais savoir exactement à quoi m'en tenir.

Puis, pour rassurer la jeune fille, il ajouta :

– On vous a laissé entendre, au bureau de monsieur Roizon, que ses affaires tournaient mal. Qu'il ait fait une dépression, c'est normal. Ces millionnaires n'aiment pas qu'on le sache. Le Refuge doit être un hôpital pour gens riches seulement. Mais que Roizon ait peur d'y être envoyé, c'est tout à fait normal. Comptez sur nous, mademoiselle. Nous n'avons pas l'habitude de débiter des enquêtes sans nous assurer que les

frais seront payés, mais je ferai exception.

Avant de quitter le Manchot, Solanges déclara :

– Quand monsieur Roizon apprendra que vous avez voulu l’aider, il n’hésitera pas à vous payer, à vous récompenser généreusement. C’est pas un avare !

Aussitôt la jeune fille partie, le Manchot appela chez Candy.

– Je t’éveille ?

– Non, je suis couchée, mais je lisais. Que se passe-t-il ? Je suppose que vous avez déjà changé d’idée pour samedi ?

– Il n’est pas question de ça. Tu as un uniforme d’infirmière dans ta garde-robe ?

– Oui, pourquoi ?

Le détective lui résuma le cas Roizon.

– Rends-toi à l’hôpital tôt, demain matin. Essaie de faire parler Roizon. Qu’il te dise ce qu’est le Refuge. Pourquoi a-t-il si peur ? Essaie de connaître le nom de son médecin et moi, je

l'interrogerai. Si tu as du nouveau, téléphone au bureau. J'aurai peut-être d'autres directives pour toi.

– Entendu, comptez sur moi, Robert. Bonne nuit, à demain.

Le Manchot venait à peine d'arriver à son bureau le lendemain matin que Danielle l'appelait.

– Mademoiselle Varin sur la ligne numéro deux.

– Merci.

Le détective décrocha.

– Oui, Candy, tu as appris quelque chose ?

– Je me suis rendue à l'hôpital. J'ai pénétré dans la chambre 316. Elle était vide. J'ai demandé à voir l'infirmière en charge du troisième. Je me suis identifiée. Je lui ai demandé où se trouvait monsieur Roizon...

– Et on t'a dit qu'il n'y avait pas de monsieur Roizon à l'hôpital, c'est ça ?

– Oui. J’ai alors parlé du malade de la chambre 316. L’infirmière m’a alors répondu : « On vous a trompée, mademoiselle, cette chambre est inoccupée depuis trois jours ! » Je me demande si cette jeune fille vous a bien dit toute la vérité !

IV

La loi du silence

Le capitaine Burns était en communication avec le docteur Léon Bouchard. Ce dernier était retourné à terre, mais par radio il se tenait en contact avec le capitaine du yacht.

– Préparez-vous à recevoir deux autres patients aujourd’hui, lui dit le docteur.

– D’autres malades ?

– Je déteste vos questions, capitaine. Ces hommes porteront les numéros 18 et 31. J’ai une question directe à vous poser, capitaine. Je n’ai pas vu tous les membres de votre équipage. Souvent, on voit des marins manchots, qui portent un crochet de fer ou encore une main artificielle. J’espère qu’il n’y en a pas parmi vos hommes ?

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Vous vous occupez de vos malades, moi de mon équipage.

– Justement, le numéro 31 peut devenir dangereux s'il voit un manchot. Sa fille unique s'est mariée secrètement à un manchot et, depuis, le numéro 31 est devenu malade, mentalement. Il est calme, mais s'il voit un manchot, il est capable de tuer.

– Tous mes hommes ont leurs deux jambes, leurs deux bras et toute leur tête. C'est pas comme vos malades !

– Je peux me passer de vos commentaires capitaine. Je serai au bateau, ce soir. En attendant, passez-moi Marguerite, j'ai des ordres à lui transmettre.

Le capitaine alla prévenir l'infirmière et, pendant que le docteur parlait à celle-ci, il songeait :

« Bientôt, les cabines seront toutes occupées. Nous n'aurons plus à recevoir de nouveaux arrivants. Peut-être même me permettra-t-on de

prendre la mer, ce serait un rêve trop beau... car pour tout de suite, c'est plutôt un cauchemar. »

*

– Torrieu ! s'écria Michel, y a rien à comprendre dans cette affaire. Un malade que la petite a vu à l'hôpital et là on prétend qu'il n'y a jamais été. Un monsieur Roizon supposément hospitalisé et, à son bureau, on nous affirme qu'il est parti en vacances. Les enfants de l'épouse de Roizon qui disent ne pas avoir de nouvelles de leur beau-père depuis des semaines. Un bateau qui ne navigue pas, un Refuge qui ne semble pas exister. C'est simple, sacrament, je suis obligé de me pincer pour savoir si j'suis bien éveillé.

Les paroles de Michel Beaulac résumaient bien le mystère opaque, étrange, insaisissable qui entourait l'affaire Roizon.

– Cette petite semblait sincère, murmura le Manchot. Comment se fait-il que personne ne sache qui soignait Roizon ? Il a fait une

dépression, c'est sûr. Il a dû consulter un spécialiste.

– Moi aussi, je m'y perds, fit Candy. Je me suis informée auprès des compagnies d'aviation, des chemins de fer, rien... aucune trace de Roizon. Sa voiture est toujours au garage de la maison qu'il habite à Outremont. Son domestique Édouard a reçu son congé d'un neveu de monsieur Roizon. On lui a dit que son patron était parti en voyage pour longtemps. Je ne sais plus que penser.

Le Manchot avait communiqué avec la police, avec des amis psychiatres, avec des médecins qui ne professaient plus, du moins pas ouvertement. Rayés des cadres officiels de la médecine, ces hommes étaient souvent au service de la pègre et ils savaient tout ce qui se tramait de louche, du moins du côté médical.

– On dirait qu'il y a une consigne du silence. Personne ne veut parler. Pourtant, il y a un bateau, déclara sèchement le Manchot.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– J’ai parlé au docteur Paul Beaugrand, un spécialiste que j’ai connu au collège. Quand je lui ai dit que j’étais à la recherche d’un bateau hôpital, il a tellement hésité, il a semblé si mal à l’aise que j’ai cru qu’il allait parler. Alors, j’ai décidé de pousser l’enquête plus loin. J’ai demandé l’aide de maman.

Candy et Michel se regardèrent, surpris. C’était bien la première fois que le Manchot recourait aux talents de Corinne, sa mère.

– Elle parle aussi bien l’anglais que le français, elle a vécu longtemps aux États-Unis, elle a ses papiers au nom de Spalding. Elle va se présenter au bureau de Beaugrand dès aujourd’hui.

– Curieux, murmura Candy, ordinairement ça prend des semaines, des mois pour obtenir un rendez-vous.

– Elle n’en a pas pris, répondit le détective. Faites-lui confiance. Elle va tellement crier, faire du chahut, que le docteur la recevra. Elle dira qu’elle doit retourner aux États-Unis, pour s’occuper de son fils. Maman est très bonne

comédienne, vous savez. Quand je lui ai expliqué ce que j'attendais d'elle, elle était folle de joie.

Michel demanda alors :

– Et si elle n'apprend rien ? Si sa démarche ne donne aucun résultat ?

– Je conseillerai à Solanges Renaud de signaler la disparition de monsieur Roizon à la police officielle.

La journée achevait lorsque Corinne Dumont-Spalding entra en coup de vent dans les bureaux de l'agence.

La petite bonne femme demanda rapidement à Danielle :

– Mon fils est là ?

– Oui, mais il est occupé et...

Corinne n'écoutait plus la secrétaire. Elle avait poussé la porte du bureau de son fils, sans même frapper.

– Comment, c'est vous ? J'ai dit à mademoiselle Louvain que je ne voulais pas être dérangé et que...

Corinne ne semblait pas l'entendre, elle se laissa tomber dans un fauteuil.

– Ouf... ça n'a pas été facile. Il a fallu que je retire presque tout l'argent que j'avais à la banque, que je fasse miroiter des billets de mille devant les yeux du spécialiste pour le décider enfin à parler.

Le Manchot n'en croyait pas ses oreilles :

– Vous avez réussi ?

– Ne me dis pas, Robert, que tu as douté de moi ? Sérieusement, tu as mis ma compétence en doute ? Tu aurais dû me voir entrer dans la salle d'attente. J'ai crié, j'ai tempêté, j'ai fait tant de bruit que le docteur a même fait sortir une cliente de son bureau pour me recevoir immédiatement.

Elle se leva, puis se penchant vers son fils et prenant une voix caverneuse, elle murmura :

– J'ai joué la femme mystérieuse, celle qui en sait long, mais qui ne dira rien. J'ai fait croire que mon fils était millionnaire, qu'il vivait aux États-Unis depuis quelques années, qu'il était en train de dilapider sa fortune, qu'il fallait l'enfermer

dans une maison de santé.

Pendant qu'elle parlait, Corinne ouvrit son sac et sortit un liasse de billets de banque.

– Et je passais ça sous le nez de ton spécialiste, il en avait les yeux qui louchaient à force d'essayer de deviner les chiffres inscrits sur les billets. J'ai parlé du bateau pour les malades riches, j'ai parlé du Refuge.

– Oui, mais Beaugrand, qu'est-ce qu'il a dit ?

– Au début, il voulait appeler, demander du secours, il me croyait folle. Mais il s'est calmé.

Elle se laissa retomber dans le fauteuil.

– Moi aussi d'ailleurs, j'étais épuisée. Le docteur m'a demandé qui m'avait parlé du bateau. Il voulait savoir où j'avais appris ce nom de Refuge. Pas folle, la petite Corinne. À chaque question je répondais : « J'ai promis de garder le secret, docteur. Je ne parlerai pas. Je ne vous dirai même pas qui m'a donné votre nom. Mais je sais que vous êtes l'homme capable de faire soigner mon fils. Oh, j'aurais pu le faire enfermer dans un asile », que je lui ai dit. Mais j'ai ajouté,

comme si j'avais joué dans un classique de Racine : « Le scandale, docteur ? Que faites-vous du scandale qui éclaterait si on apprenait que mon fils... mais l'économie américaine serait bouleversée ! »

Le Manchot éclata de rire. Il n'en pouvait plus de retenir son sérieux.

– Vous êtes merveilleuse ! Je vous adore, fit-il en se levant.

Il embrassa Corinne sur la joue.

– Maintenant, dites-moi ce que vous avez appris.

– Le docteur Beaugrand va se mettre en communication avec un autre médecin. Il a refusé de me donner le nom. S'il y a de la place sur « Le Refuge », un bateau pour malades mentaux pleins d'argent, on pourra y enfermer mon fils... s'il remplit toutes les conditions. J'ai bien dit au docteur que l'argent n'avait aucune importance, que j'étais prête à payer n'importe quel prix.

Le détective retourna à son bureau.

– Vous y êtes peut-être allée un peu fort. Si on

nous demande quelques dizaines de milliers de dollars, je ne verserai jamais cette somme. Je n'ai même pas de véritables clients dans cette affaire.

Corinne continuait :

– Chez moi, on ne me connaît que sous le nom de madame Spalding. Le docteur doit me donner des nouvelles dans un jour ou deux, il doit m'appeler. Mais je suis certaine qu'il voudra voir le malade que je désire faire enfermer.

– Si seulement nous obtenions le nom du médecin qui s'occupe de ce bateau qui porte le nom de Refuge, nous ferions surveiller ce docteur. Nous finirions bien par savoir où se trouve le bateau.

Mais la mère du Manchot n'était pas de cet avis.

– Crois-moi, Robert, si tu veux apprendre ce qui se passe sur ce bateau, va falloir que tu y ailles toi-même, comme malade.

– Vous n'êtes pas sérieuse ?

– Certainement. J'ai parlé de mon fils. Tu l'es. On connaît le Manchot, mais tu peux te

maquiller, changer ta physionomie.

– Et cacher mon infirmité ? Ça n'a aucun sens. Vous avez fait un travail excellent, maman. Il n'y a qu'un moyen de pousser les choses plus loin.

– Lequel ?

– Forcer le docteur Beaugrand à me dire tout ce qu'il sait sur ce fameux Refuge.

– Il ne parlera pas.

– Si vous m'accompagniez ? Si je vous présentais comme ma mère ? Si je le menaçais de mettre la police au courant ? J'ai bien pensé à toute cette histoire et j'ai l'impression que l'on fait tout simplement une tempête dans un verre d'eau. Le Refuge existe, c'est un bateau où des millionnaires en dépression vont se faire soigner, loin de tous les curieux.

Mais Corinne insista :

– Ton monsieur Roizon a dit à son orpheline qu'on voulait le tuer.

– Oui, mais Solanges n'admet pas que Roizon soit malade. S'il a momentanément perdu l'esprit, il peut s'imaginer des tas de choses. Aussi, je vais

forcer Beaugrand à me dire tout ce qu'il sait. Nous irons chez lui, à son appartement.

– Quand ?

– Ce soir, tard ; s'il n'est pas là, nous l'attendrons.

Le Manchot transmet la nouvelle à ses collaborateurs, Michel et Candy. Les deux auraient aimé à assister à l'entrevue avec le docteur Beaugrand.

– J'aimerais lui voir la face quand vous lui présenterez votre mère, fit Michel.

– Vous demanderez à maman de vous dire ce qui s'est passé, répliqua le Manchot. Elle a un don de raconter... vous saurez tout si vous avez la patience de l'écouter.

Le même soir, le Manchot allait chercher sa mère à neuf heures. Vingt minutes plus tard, il sonnait à l'appartement du docteur Beaugrand mais personne ne répondit.

– Nous allons attendre. Paul est célibataire. Il aime aller dans les clubs. Par contre, il se couche toujours assez tôt sur semaine. Je sais qu'il fait de

nombreuses opérations et il se doit d'être toujours en forme.

Effectivement vers dix heures une voiture se rangea dans le terrain de stationnement de la maison. Le détective vit descendre le médecin qu'il avait connu au collège.

Il patienta une dizaine de minutes puis, suivi de sa mère, il sonna tout d'abord chez le concierge, se fit ouvrir la porte d'entrée et monta au cinquième étage. Beaugrand logeait au 512.

Le Manchot frappa durement à la porte. Il entendit un bruit de pas.

– Ouvre Paul, c'est moi, Robert Dumont, le Manchot. Faut que je te parle. Je sais que tu es là, je t'ai vu entrer.

La porte s'ouvrit presque aussitôt.

– Qu'est-ce qui te prend, Robert ? Pourquoi n'as-tu pas sonné chez moi ? Qui t'a permis d'entrer ?

– Le concierge. Tous les concierges se montrent très coopératifs quand ils comprennent qu'un refus d'aider leur amènera des démêlés

avec la police officielle.

Le Manchot s'écarta alors pour laisser passer sa mère.

– Vous vous êtes déjà rencontrés, n'est-ce pas ?

Le docteur Beaugrand semblait paralysé. La bouche entrouverte, il regardait la petite bonne femme qui venait d'entrer dans son salon. Ce fut le Manchot lui-même qui referma la porte de l'appartement.

– Tu permets que nous nous assoyions ? Quand tu seras revenu de ta surprise, nous pourrons parler.

Comme un automate, le docteur se dirigea vers un petit meuble carré, appuyé au mur du salon. Il souleva le couvercle du meuble et une tablette en verre apparut. Il s'agissait d'un bar fort bien garni. Il se versa un verre de cognac qu'il but d'un seul trait, toussa, puis se tourna vers ses visiteurs.

– Excusez-moi, je peux vous offrir quelque chose ?

– Non, nous avons à causer, répondit le Manchot.

Mais Corinne, en esquissant un sourire, ajouta :

– Moi, je prendrais bien un cognac, c'est bon pour mon cœur !

Le docteur Beaugrand servit un verre à la mère du Manchot. Le médecin semblait avoir retrouvé son sang-froid.

– Maintenant, Robert, tu vas m'expliquer pour quelles raisons cette dame, que tu dis être ta mère, est venue me jouer cette comédie à mon bureau.

– Pour vous tirer les vers du nez et j'ai réussi, fit Corinne.

– Maman, je vous en prie.

Et au regard que lui lança le Manchot, la petite bonne femme comprit qu'elle avait intérêt à se taire. Le détective reprit d'une voix ferme.

– Paul, je ne veux pas te causer d'ennuis. Mais s'il le faut, les autorités policières, peut-être même la Gendarmerie royale, enquêteront sur ce

bateau qu'on appelle Le Refuge. Tu seras obligé de parler et ça te créera des tas d'embêtements. Alors je te donne un conseil. Dis-moi tout ce que tu sais. Comme détective privé, je suis lié par le secret professionnel, tout comme un avocat, un médecin ou un prêtre. Maintenant, si tu préfères que nous restions seuls, maman peut aller m'attendre dans la voiture. Tu lui as laissé entendre, cet après-midi, que tu connaissais le bateau qui s'appelle Le Refuge ; tu sais qui a la charge de ce bateau de millionnaires, tu voulais la recommander à un médecin. Alors je veux que tu me dises tout. C'est aussi simple que ça. Moi, je te promets que ton nom ne sera jamais mentionné, si tu coopères.

Le docteur s'était assis dans un large fauteuil, il faisait face au Manchot.

– Je me demande bien qui peut être ton client. De toute façon, il perdra son argent et toi, tu perdras ton temps.

Puis, le docteur Beaugrand expliqua que Le Refuge était un yacht de luxe, transformé en hôpital. On n'y recevait que des millionnaires en

dépression.

– J’ai deviné tout ça, fit le Manchot. Maintenant, j’aimerais savoir qui a la charge de ce bateau. Il doit sûrement y avoir un médecin ? Comment un millionnaire peut-il se faire admettre sur ce yacht ?

Le médecin hésitait. Il demanda enfin :

– Tu as entendu parler du docteur Léon Bouchard ?

– Non.

– Pourtant, il y a quelques années, il a subi un procès. On l’avait accusé de négligence criminelle. Il a été reconnu coupable. Il a perdu le droit de pratiquer et il a été condamné à cinq ans de pénitencier. Il a été libéré l’an dernier. Il avait pratiqué une opération alors que ses facultés étaient affaiblies par l’alcool. Le patient est décédé. Pourtant, Bouchard était une sommité, un de nos meilleurs spécialistes, un psychiatre reconnu. Des millionnaires avaient déjà songé à établir une maison spécialisée. Alors, ils ont retenu les services de Bouchard.

Le Manchot comprenait maintenant pour quelles raisons on gardait le secret autour du Refuge.

– Je n'en sais pas beaucoup plus long. Il n'y a qu'une douzaine de patients à la fois, sur le yacht. L'équipage est très réduit. Deux marins sont également des infirmiers, il y a une infirmière diplômée et un capitaine qui était à sa retraite.

– Et où se trouve ce yacht ?

– Dans l'Atlantique, juste en dehors des limites territoriales. La police ne peut pas intervenir. Tout ce que les douaniers et les gardes côtiers peuvent faire, c'est surveiller ceux qui montent sur le bateau. Mais avec l'argent, tu peux tout acheter. Il semble qu'on ne pose aucune question aux malades.

Corinne n'en pouvait plus de garder le silence.

– Et je suppose que ça coûte une fortune de se faire hospitaliser sur ce bateau ?

– L'argent est secondaire. Le docteur Bouchard mène une enquête sur chacun des millionnaires. Si un patient connaît quelqu'un qui

se trouve déjà à bord, il devra attendre que cette personne soit partie. Les malades, d'après ce que j'ai appris, sont identifiés seulement par des numéros. Seul le docteur Bouchard connaît les véritables identités. Comme tu vois, Robert, si l'affaire n'est pas tout à fait légale, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Mais le Manchot tirait rapidement ses conclusions.

– Si quelqu'un meurt sur le yacht, qu'arrive-t-il ?

– Je suppose qu'on ramène le corps à terre.

– Tu n'en es pas certain. Le capitaine est le seul maître à bord. Il reçoit ses ordres du médecin, un homme sans scrupules. On peut aussi bien faire disparaître les corps. Comme tu l'as mentionné, tout s'achète. Ces gens riches ont des amis partout. Les millionnaires, qui sont sur le yacht, sont prétendument en vacances à l'étranger. On peut acheter de faux certificats de décès. On laisse savoir que le millionnaire un tel est décédé au cours d'un voyage et qu'il a été enterré dans un autre pays. Il y a cérémonie

religieuse ici au Québec, ou en Ontario et voilà, le tour est joué.

– Jamais le docteur Bouchard ne se prêterait à une telle machination. Léon était un alcoolique, mais un médecin honnête...

Le Manchot lui coupa la parole :

– Qui est sorti de prison l’an dernier, qui n’avait plus un sou et aucun avenir devant lui. Le seul fait d’avoir accepté la proposition de ces millionnaires prouve qu’il n’est pas aussi honnête que tu le crois.

Mais le spécialiste Beugrand mit le Manchot en garde.

– Robert, laisse-moi te donner un conseil. Laisse tomber ton enquête. Tu t’attaques à beaucoup plus fort que toi. Ces hommes te réduiront à néant.

Corinne jeta un coup d’œil à son fils. Le docteur Beugrand venait de lancer une phrase qui allait justement jouer sur l’orgueil du détective. Le Manchot se leva brusquement.

– Paul, il faut que tu m’aides !

– J’ai dit ce que je savais, maintenant je n’ajouterai plus un mot.

– Tu vas communiquer avec le docteur Bouchard. Tu le connais, tu sais où le rejoindre. Tu as un client, un millionnaire, il vit présentement aux États-Unis. Ma mère peut te donner des informations supplémentaires. Tu diras au docteur que ce malade ne connaît aucun millionnaire au Québec, qu’il a besoin de soins, qu’il est en dépression, enfin, tu dois sûrement savoir comment t’y prendre.

Le spécialiste demanda :

– Tu veux te faire passer pour ce malade ?

– Exactement.

– Jamais tu ne réussiras à tromper le docteur Bouchard.

Mais le Manchot se dressa, face à son ami.

– Paul, écoute bien. Tu te mets en communication avec Bouchard, tu parles du millionnaire qu’il faut faire admettre sur le yacht. Tu remplis toi-même toutes les formules. Je ne veux pas d’examen par le docteur Bouchard. Il ne

me verra qu'une fois que je serai arrivé sur le bateau.

N'osant pas regarder le Manchot en face, Paul Beaugrand retourna se servir un autre cognac.

– Ce que tu me demandes là est presque impossible, fit-il en se retournant. Le Manchot s'écria :

– Presque impossible... donc, pas impossible. Viens, maman, laissons le docteur se reposer. Dès demain, il me donnera des nouvelles, n'est-ce pas, Paul ?

Le médecin ne répondit pas. Il ne salua même pas ses visiteurs. Mais juste avant de sortir, le Manchot tint à préciser :

– Si demain, à la fin de l'après-midi, je n'ai pas eu de tes nouvelles, je préviens les autorités provinciales et fédérales, je signale la disparition d'un millionnaire et je donne ton nom. Mais rassure-toi, ce que tu m'as dit restera entre nous.

Beaugrand questionna :

– De quel millionnaire s'agit-il ?

– Pour l'instant, moi aussi je préfère garder le

secret. Je n'ai pas le droit de divulguer les noms de mes clients.

Aussitôt ses visiteurs partis, le docteur Beaugrand sortit un calepin du tiroir de son bureau, chercha un nom, puis composa un numéro. Un message enregistré se fit entendre.

– Ici Léon Bouchard, je suis dans l'impossibilité de prendre votre appel. Laissez-moi votre numéro de téléphone, votre nom et je vous rappellerai dans le plus bref délai. Parlez après le son du timbre.

– Je suis le docteur Paul Beaugrand. Rappelez-moi le plus tôt possible, c'est urgent.

Et il laissa son numéro.

À peine cinq minutes plus tard, alors qu'il sortait de sa douche, le téléphone sonna. Beaugrand s'empressa de décrocher.

– Docteur Beaugrand, ici Léon Bouchard. Vous m'avez appelé ?

– Oui, un cas tout à fait spécial et urgent. Un multimillionnaire du nom de Spalding. Il habite aux États-Unis mais on va l'amener à Montréal.

Il faut que vous le preniez sur votre yacht.

– J’y retourne demain et ne reviendrai pas avant la semaine prochaine. Je passerai alors un examen à votre patient et...

– Bouchard, vous me connaissez. Cet homme a besoin d’être hospitalisé, il souffre de dépression, il n’est pas dangereux. Il ne connaît aucun de vos patients, j’en suis persuadé. Il ne traite d’affaires qu’avec les Américains. De hautes personnalités des États-Unis ont fait pression. Il faut éliminer ce Spalding pour quelques semaines, sinon toute l’économie américaine en souffrira. J’ignore comment les autorités américaines ont appris que Le Refuge existait, mais elles insistent et si vous ne voulez pas vous attirer d’ennuis...

– Vous avez parlé avec ce malade ?

– Non, mais avec sa... première secrétaire. Il ne connaît aucun millionnaire canadien. Il fait partie de nombreuses compagnies, il a des fonctions archi-importantes et il n’est plus capable de diriger. Il faudrait le transporter au plus tôt sur votre yacht.

Léon Bouchard resta un long moment sans parler.

– Puisque vous m’assurez qu’il n’y a aucun danger. Il est prêt à payer ? Nous demandons cinq mille dollars de garantie, payables en argent comptant. Ce malade n’a pas de lubies, il ne cherche pas à s’attaquer aux gens ?

– On m’a assuré qu’il était doux comme un agneau. J’ai parlé à deux spécialistes américains.

– Il n’est pas manchot ?

Beaugrand sursauta :

– Pourquoi cette question ?

– À cause d’un malade qui est capable de tuer tout manchot qu’il rencontrera. Ce type sera sur le yacht dès demain et il devra y demeurer plusieurs jours.

Beaugrand ne prit même pas le temps de réfléchir.

– Mon malade n’est pas manchot, on me l’aurait dit.

– Bon, un homme communiquera avec vous

d'ici deux jours. Je ne serai pas là pour examiner le patient, je le ferai sur le yacht. Mais si je refuse de le garder, Beaugrand, vous devrez vous charger de lui.

– Entendu, je suis capable de prendre mes responsabilités.

Beaugrand raccrocha. Sa mission était accomplie. Robert Dumont pourrait se rendre à bord du fameux yacht.

« Il est manchot, mais je ne l'ai pas dit à Bouchard, il aurait refusé de le prendre à bord. Le maniaque n'est peut-être pas aussi dangereux... et puis, Dumont est sûrement capable de se défendre. Je ne le préviendrai même pas. Et avec sa prothèse si perfectionnée, il est fort possible que Bouchard ne se rende pas compte immédiatement qu'il est en présence d'un manchot.

V

Un nouveau patient

François, le coiffeur, avait déjà rendu de fiers services au Manchot et à ses équipiers.

Après avoir travaillé comme maquilleur, dans une des stations de télévision de la métropole, il avait décidé d'ouvrir son studio de coiffure pour dames et messieurs.

François était efféminé, mais comme maquilleur, c'était un as. Il pouvait vous transformer une figure en moins d'une heure. Il lui était arrivé de maquiller le Manchot, Michel et Candy, à quelques reprises.

– Mon doux que la demoiselle Varin a une belle peau, du vrai satin, avait-il dit au Manchot. J'aime aussi travailler sur la figure de Michel Beaulac. Le grand Michel me plaît. C'est un beau

garçon. Parfois, il me parle durement, mais je sais qu'au fond il n'est pas méchant. J'adore masser ses muscles faciaux.

Quand le Manchot avait répété à Michel les paroles du coiffeur, le grand Beaulac avait répliqué :

– Qu'il se surveille avec ses massages autrement, moi, je vais lui masser la face d'une façon qu'il n'aimera pas.

Le Manchot avait demandé à François de le recevoir en privé.

– Il faut que tu me transformes, François. Un peu plus vieux, mais pas trop. Je suis un homme malade, déprimé.

– Mon doux ! Ne me dites pas que vous êtes malade ? Vous auriez dû venir me voir plus tôt, moi je vous aurais remonté...

Devant le regard sévère du détective, il ajouta :

– Je vous aurais remonté le moral.

– Je suis en parfaite santé, François. Mais je dois jouer le rôle d'un malade et il ne faut pas

qu'on me reconnaisse.

– Laissez-moi faire, monsieur Dumont. Lorsque vous arriverez chez vous ce soir et que vous vous regarderez dans le miroir, vous allez vous sauver, pensant vous être trompé d'appartement.

Et il se mit à rire, d'un rire nerveux. Sa blague l'amusait, même s'il était le seul à l'avoir trouvée drôle.

Le maquilleur se mit au travail. Il ne laissait rien au hasard. Il s'attarda sur le front, passa un long moment à changer les yeux, à souligner les rides, puis il passa au nez, à la bouche et au cou.

Chaque fois, il accomplissait un travail minutieux. Et quand il était satisfait, François poussait de petites exclamations.

– Même si vous regardez quelqu'un dans le fond des yeux, il va trouver que vous avez le regard perdu, fatigué. Vos paupières tombent toutes seules comme un store dont le ressort est foutu.

Le Manchot passa deux heures sur la chaise de

maquillage. Enfin, François lui ajusta une perruque.

– Vous voyez, elle arrive juste à votre front. Si vous ne voulez pas qu'elle bouge, mettez-vous deux ou trois gouttes de cette colle sur le front et personne ne pourra la déplacer.

Les cheveux étaient grisonnants, séparés au milieu, ça donnait un tout autre air au Manchot.

Le détective demanda :

– Peux-tu améliorer ma main gauche, ma prothèse ? Oh, je sais, elle semble naturelle, mais peut-être qu'avec un peu de fond de teint...

– Pas du tout, pas du tout, pas du tout. On ne touche pas à un chef-d'œuvre. Et puis, ce n'est pas de la peau. Rien qu'au toucher, ça se sent... du moins moi, je le sens, j'adore tellement la peau... je veux dire que...

– J'ai fort bien compris, François.

– Si jamais vous voulez cacher votre infirmité, y a un moyen fort simple. Faites-vous fabriquer un faux plâtre.

Il montra au Manchot un plâtre qu'il avait

fabriqué pour une émission de télévision.

– Pas seulement un bras, mais tout le côté et la jambe... regardez, ça s'ouvre, ça s'enlève. C'est pas beau, un plâtre comme ça ? Y a des hommes que j'aimerais enfermer là-dedans.

Le détective coupa court à ses fantaisies.

– Tu aurais pas ça un plâtre facile à enlever, pour mon avant-bras ?

– Mon doux, pas en stock, mais je peux vous en faire un, il sera prêt ce soir. Vous le placerez sur votre avant-bras et personne ne saura que vous portez une prothèse. Même un docteur osera pas vous toucher. C'est fragile un plâtre, ça peut se briser facilement.

Le détective décida de retourner au bureau, C'était la meilleure façon de juger de la réussite de son maquillage. Il entra dans les locaux de l'agence, s'avança vers le comptoir et Danielle leva les yeux.

– Monsieur ?

– Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis venu ici ce matin, hier également...

– Ce n’est certainement pas moi que vous avez vue. Avec qui vouliez-vous prendre rendez-vous ?

Le Manchot faillit éclater de rire.

– Avec moi-même... et je ne veux pas être dérangé.

Il passa dans son bureau. Danielle resta figée quelques instants puis, d’un pas rapide, elle retourna à son bureau et appela le Manchot.

– Oui, qu’est-ce que c’est ?

– Comment, c’est vous, monsieur Dumont qui... enfin, tout à l’heure...

– Oui et je n’y suis pour personne, évidemment. Vous ignorez où je me trouve.

À six heures exactement, il téléphona à Solanges Renaud. Ce fut la jeune fille elle-même qui répondit.

– J’ai continué mon enquête, mademoiselle Renaud. Je ne peux vous donner de détails mais demain soir, je serai à bord du yacht Le Refuge. J’ai bien reçu la photo de monsieur Roizon. Je saurai donc s’il est à bord. Vous savez que j’ai dû

déposer une somme de cinq mille dollars ? Autrement, jamais je n'aurais été admis sur le yacht.

– Ne craignez rien, même si j'ai commis une erreur, monsieur Roizon n'hésitera aucunement à payer tous vos frais.

Durant une partie de la soirée, le Manchot se livra à un travail minutieux.

Il avait enlevé sa prothèse et y installait un radio-émetteur miniaturisé. Un ami policier, travaillant comme garde côtier depuis quelques années, l'avait assuré de son appui.

Il possédait, dans sa cabine, un radio-récepteur. Il pourrait capter les messages du Manchot.

– Si vous me lancez un S.O.S., si vous avez besoin de secours, je préviens les autorités ?

– Non, vous vous mettez en communication avec Michel Beaulac. Tous les jours, à cinq heures exactement, je vous enverrai un message.

Et l'ex-policier, devenu garde côtier demanda :

– Pourquoi cinq heures ?

– Si c'est comme sur les gros yachts, cinq heures, c'est l'heure de la préparation du repas du soir. Les passagers d'un paquebot, à cette heure-là, sont dans leur cabine, se préparant pour le souper. Il y a toujours une heure de repos. J'ai déjà fait une croisière et, à cinq heures, les ponts sont toujours libres de voyageurs.

– Compris, je serai là pour recevoir votre message.

Le même soir, Candy et Michel vinrent souhaiter bonne chance au patron.

– J'aime pas ça, carabine ! On vous abandonne, on vous laisse seul sur un bateau où on ne sait pas ce qui se passe.

– Tu recevras un message tous les jours, Michel.

– Je l'espère. Vous partez demain matin ?

– Non, vers la fin de l'après-midi. Mais il faut que je sois à Dorval tôt demain matin. J'ai pris les précautions nécessaires. Une ambulance sera sur la piste, passera derrière un avion et ceux qui

pourraient observer l'appareil de loin croiront que j'en descends, sur un brancard. Un homme du nom de Tonio Lousier doit m'attendre. Ce soir, je dois passer chez François, il me fixera le plâtre qui cachera ma prothèse.

Mais Candy déclara :

– Ça pourrait vous nuire.

– Possible, mais d'un autre côté, ça évitera tout rapprochement entre le millionnaire Spalding et Robert Dumont, le détective manchot. Mais j'ignore si je porterai ce plâtre. Si ça m'ennuie...

Ce soir-là, le Manchot ne retourna pas chez lui. Sa valise était déjà rendue dans un motel. Il n'avait que quelques pièces de vêtements, toutes achetées aux États-Unis. Il passa au salon de François ; le coiffeur l'attendait et lui fit essayer le fameux plâtre.

– Comme vous pouvez le constater, ça ne pèse que quelques onces et, surtout, ça s'enlève en moins de trois secondes. Vous appuyez ici, la tension se relâche et vous n'avez qu'à glisser l'emplâtre.

– Du très beau travail, François. Je crois que je vais le porter, du moins pour un certain temps.

Le coiffeur se mit à rire.

– Vous faites mieux de le garder, car s’il y a un médecin à bord de ce yacht, il voudra faire une radiographie. Imaginez sa surprise quand il verra votre prothèse.

Le lendemain, tout se déroula sans incident.

Le docteur Beaugrand lui-même était à l’aéroport. Deux hommes l’accompagnaient. Lorsque le Manchot arriva dans l’ambulance, Beaugrand fut le premier à lui adresser la parole.

– Monsieur Spalding, je suis le docteur Paul Beaugrand.

Avec un léger accent anglais, le détective répondit.

– Je suis heureux de vous voir, docteur. Je suis fatigué d’être sur ce lit à roulettes. Je ne suis pas paralysé.

Beaugrand lui présenta Tonio Lousier. C’était le plus grand des deux hommes qui accompagnaient le docteur. Il portait une forte

barbe noire. L'autre portait des lunettes à verres très épais et ne parlait presque jamais.

Lousier voulut tendre la main à Dumont.

– Ne me touchez pas, cria ce dernier. Je ne vous connais pas. Je ne veux voir personne. C'est le docteur qui...

– Calmez-vous, Spalding, c'est un ami. Il va vous conduire sur un magnifique yacht où personne ne vous dérangera. Vous aimez la mer ?

– Un voyage... oui, un voyage... j'aime beaucoup.

– Puisque vous pouvez marcher, fit Lousier, nous allons vous faire lever. Il sera plus facile de vous installer dans notre camionnette. J'ai un très bon fauteuil roulant pour vous.

Le Manchot jouait très bien son rôle. Il avait l'air extrêmement nerveux. On l'aida à se lever, il s'habilla dans l'ambulance, sortit encadré de Lousier et de son compère, monta dans la camionnette, s'assit dans le fauteuil roulant. Beaugrand lui donna la main une dernière fois et murmura :

– Bonne chance, Bob.

La voiture quitta Dorval pour se diriger vers Cartierville. C'était tout près et à peine trente minutes plus tard, le Manchot prenait place dans un avion privé, un petit appareil qui devait le conduire jusqu'au bord de l'océan.

Le petit homme à lunettes s'en retourna avec la camionnette et Tonio Lousier demeura seul avec le détective. Il lui présenta le pilote de l'appareil. L'homme se prénomma Gerry.

Le Manchot avait pris comme attitude de ne pas parler. Il écoutait les paroles de Lousier, mais faisait comme s'il n'était pas du tout intéressé par ce qu'il lui disait.

– Que vous est-il arrivé au bras ?

– Accident.

– Racontez-moi comment c'est arrivé.

– Non, je ne raconte pas. Why ? Why ? Why ?

Et il se mit à parler rapidement en anglais, ses mains tremblaient.

– Calmez-vous, calmez-vous, Spalding. Je ne vous poserai plus de questions.

Le voyage se déroula sans incident. Ce qui surprit le plus le Manchot, ce fut la facilité avec laquelle il put embarquer sur le yacht à moteur qui devait le conduire jusqu'au bateau Le Refuge. Les douaniers et les gardes côtiers ne lui posèrent aucune question. Tonio s'occupa de tout.

Le gardien du Manchot possédait un dossier, une enveloppe scellée que lui avait remise le docteur Beaugrand. Cette enveloppe devait être transmise au docteur Bouchard seul.

Avant qu'il ne prenne place dans l'embarcation à moteur, on passa au cou de Dumont une chaînette en or.

– À compter de maintenant, lui expliqua Tonio, vous devez oublier votre nom. Vous êtes le numéro 36.

– Trente-six ?

– Oui.

– Pourquoi un numéro ?

– Je n'ai pas à répondre à ces questions. Le docteur Bouchard vous expliquera tout.

La mer était houleuse et l'embarcation à

moteur eut de la difficulté à se rendre jusqu'au gros yacht. Le Manchot, qui pouvait se qualifier de marin d'eau douce, se sentit indisposé par le voyage. Lorsqu'ils arrivèrent enfin au yacht, des hommes durent l'aider à grimper dans l'échelle de corde. Il avait réellement l'air très malade.

On le conduisit dans une cabine. Le marin lui ordonna de se reposer.

– Le docteur viendra vous rendre visite tantôt.

Sitôt la porte de sa cabine refermée, le Manchot se leva. Il voulait être seul, essayer de communiquer avec la côte. Mais c'est avec surprise qu'il se rendit compte qu'il ne pouvait pas fermer sa cabine à clef. Il n'y avait aucune serrure, aucun verrou.

« Ça commence mal. Si j'enlève mon plâtre et ma prothèse, n'importe qui pourra me surprendre. »

Il se sentait trop étourdi pour réfléchir à la situation. Il s'étendit sur le lit et tomba dans un demi-sommeil. Lorsqu'il s'éveilla, il jeta un coup d'œil sur sa montre. Il avait dormi. Il se rendit

compte qu'une lumière brillait au plafond de sa cabine. C'est alors qu'il distingua deux ombres. Ses yeux s'habituaient à la faible lueur. L'un des hommes portait un uniforme de marin, un costume d'officier. Il était âgé, il avait les cheveux gris, une barbe taillée en pointe, l'air sympathique. L'autre homme était en civil. Il portait un chandail à col roulé, une couronne de poils grisonnants encerclait son crâne luisant.

– Bonsoir numéro trente-six. Je suis le docteur Léon Bouchard et voici le capitaine William Burns.

Le capitaine fit un salut de la main puis ajouta :

– Si vous avez à vous plaindre de l'équipage, c'est à moi que vous devez en parler. Vous n'avez d'ordre à recevoir de personne, excepté du médecin, de son équipe et de moi. Compris ?

Le Manchot fit un signe de la tête. Il avait les yeux perdus dans le vague, comme s'il fixait une image invisible dans la porte de la cabine.

Le capitaine salua et sortit, laissant le docteur

Bouchard seul avec son nouveau patient.

– La porte, murmura le Manchot, la porte ne ferme pas à clef. On va me voler tous mes biens. Je ne veux pas. Je ne resterai pas ici.

– Soyez calme, numéro trente-six. Vous n’avez absolument rien à craindre. Nous ne pouvons fermer les portes à clef.

Le médecin montra un bouton, sur le mur, tout près du lit.

– Si vous vous sentez mal, si vous avez besoin d’aide, vous sonnez et Marguerite, l’infirmière, accourt. Mais si votre porte était verrouillée...

Le docteur Bouchard s’assit près du lit, dans une chaise pliante, en toile.

– J’ai consulté votre dossier, trente-six. Dès demain, nous commencerons un traitement. Nous vous ferons des chocs électriques. Comment vous sentez-vous ? Vous avez eu le mal de mer ?

Le détective devait jouer la comédie. Aussi, il fit mine d’avoir mal compris la question du médecin.

– Ma mère... c’est elle qui veut s’emparer de

tout. Il ne faut pas écouter ma mère.

– Au contraire, votre mère veut votre bien.
Vous pouvez vous lever ?

Le Manchot se dressa dans son lit, mais tout se mit à tourner. Le mal de mer tenait bon.

– Reposez-vous. Garde Marguerite viendra vous faire une injection, plus tard, et vous pourrez dormir.

Mais le détective se mit à trembler, à crier :

– Non, non, pas d'injection... pas de piqûre, je ne veux pas. On va me tuer, on va m'empoisonner... je ne veux pas, pas d'injection.

Il se passa la main sur le front comme s'il voulait chasser un mauvais rêve.

– Pourquoi avez-vous peur des injections ?

Le Manchot répondit lentement :

– I was feeling well, puis j'ai vu le docteur. Il m'a donné des injections. Depuis, je ne sais plus... mes idées toutes... comment dites-vous, bouleversées ?

– Bon, dans ce cas, je demanderai à

Marguerite de vous donner un somnifère en capsule. Maintenant, reposez-vous. C'est l'heure du repas, mais il n'est pas question que vous mangiez ce soir. Demain, nous pourrons étudier mieux votre cas.

Le docteur sortit. Le Manchot jugea tout de suite que Bouchard semblait un homme tout à fait équilibré, un médecin qui s'occupait réellement de ses patients.

Tous les malades prenaient leur repas, selon le docteur Bouchard. Le Manchot décida d'entrer en communication avec son ami, l'ex-policier Gustave Sylvain. Il était plus de cinq heures, mais il pouvait être encore à l'écoute.

– Il faut que je le prévienne que je ne communiquerai avec lui que durant la nuit ; le jour, c'est trop risqué. N'importe qui peut entrer dans ma cabine.

Il retira lentement le plâtre, le plaça sur le lit puis il détacha sa prothèse. Il joignit deux fils à la batterie qui apportait le courant à cette main artificielle. Il relia les autres bouts des fils au radio-émetteur miniature, pas plus gros qu'un

crayon et qu'il pouvait facilement dissimuler dans son membre artificiel.

Enfin, il plaça un minuscule écouteur dans son oreille droite, puis il lança des messages.

– Ici FX 92, j'appelle H.M. 22. H.M. 22, j'écoute.

Il dut lancer l'appel à trois reprises avant d'entendre une voix dans le petit haut-parleur placé dans son oreille.

– H.M. 22, j'écoute. Parlez FX 92.

– Suis à bord du Refuge. Mal de mer. Cabine sans porte. Communiquerai désormais la nuit. 3 heures du matin. Over.

– Message reçu. 3 heures, avez-vous réveil ? Over.

– Ma montre, derniers gadgets, rassurez bureau. Rappelerez 3 heures a.m. Over.

– Message reçu, transmets directives. Over.

– Message terminé, over !

Le détective leva les yeux vers la porte de la cabine. Il avait la nette impression qu'on avait

ouvert la porte.

Il ne s'était pas trompé. Il vit une ombre se dessiner sur le mur et la porte se referma sans bruit. Pendant qu'il envoyait le message, quelqu'un avait pénétré dans sa cabine ; quelqu'un à bord savait maintenant qu'il était manchot ; pire, cette personne avait probablement entendu le détective communiquer avec la terre.

Qui donc l'avait espionné ? Le capitaine, le docteur, l'infirmière Marguerite ? Ou encore un des malades, parmi lesquels se trouvait un patient qui pouvait devenir un assassin, si jamais il rencontrait... un manchot !

VI

Partie de cartes

Le Manchot dormait lorsqu'une main délicate lui secoua le bras droit.

– Numéro trente-six ?

Il ouvrit les yeux. Une toute petite lumière éclairait la cabine. La jeune fille qui se trouvait près du Manchot était vêtue de blanc. Mais il la voyait très mal.

– Vous devez prendre ces capsules, ce sont les ordres du médecin.

– Qui êtes-vous ? Allumez. I want to see you. Je veux vous voir... je veux voir clair.

– Allons, du calme numéro trente-six. J'allume.

Le Manchot put enfin voir la fille aux formes superbes, la jolie brune qu'on appelait

Marguerite.

– Le docteur Bouchard m’a demandé de vous apporter ces somnifères. Comment vous sentez-vous ?

– Mieux... mon estomac n’est plus... à l’envers... Je dois prendre ces capsules ?

– Oui, avec ça, vous passerez une excellente nuit.

Et elle lui tendit un verre à demi rempli d’eau. Le Manchot prit les deux capsules dans sa main droite, fit mine de les glisser dans sa bouche, mais il les conserva contre la paume de sa main. Il vida le verre d’eau d’un seul trait. Tout en buvant, il songeait : « C’est le comble du ridicule, tout comme dans les hôpitaux de la province. Je dors bien et on m’éveille pour m’obliger à prendre des somnifères. »

Mais il n’en toucha pas un mot à l’infirmière. Un homme qui souffre de dépression se fout, en général, de tout ce qui peut lui arriver.

– Vous êtes très « cute », dit-il en remettant le verre.

Marguerite sourit :

– Hum... vous n'êtes pas si malade que ça, numéro trente-six.

– J'ai toujours aimé les jolies femmes. J'aimerais vivre sur une île, avec des femmes autour de moi, un harem, you know ! Mon problème, c'est l'argent...

– Plusieurs disent que les femmes et l'argent vont de pair.

Le Manchot fit mine de ne pas comprendre le sens de sa phrase.

– Qu'est-ce que ça veut dire, de pair ?

– Aucune importance. Que vous est-il arrivé au bras ?

– Accident. Trente jours que je dois garder ce plâtre.

Elle examinait attentivement le bras gauche du Manchot.

– Ce plâtre est très mal fait. Il est beaucoup trop gros. Ça n'a aucun sens.

Le Manchot répliqua aussitôt.

– Mon bras était... comment dites-vous, enflé ?

– C'est ça, j'en parlerai au docteur Bouchard.

Il faudra refaire ce plâtre le plus tôt possible. Le détective changea subitement d'attitude.

– Non, vous ne touchez pas à mon bras. Le docteur a dit à moi de garder le plâtre trente jours... trente, vous comprenez ? Non, vous ne comprenez rien, allez-vous-en, je ne veux voir personne... personne. Partez, tout de suite.

Le Manchot avait pu, durant la courte conversation, glisser sa main droite sous la couverture et il avait laissé tomber les deux capsules sur le drap. Il indiqua la porte de sa main droite.

– Allez-vous-en.

La belle infirmière reprit le plateau qu'elle avait déposé sur la table de chevet, près du lit du patient. Dans ce plateau, il y avait d'autres verres, des bouteilles, un verre rempli de coton hydrophile et tout le matériel nécessaire pour les injections.

– Tant pis, numéro trente-six. Je voulais

frictionner votre dos, vos membres. Ça repose beaucoup. Plusieurs de mes patients mâles disent que je sais fort bien soulager leur tension.

Et avec un sourire qui en disait long, elle se rendit à la porte, éteignit la lumière du plafonnier et sortit, laissant la porte se refermer derrière elle.

« Évidemment, quand on soigne des millionnaires, on peut se permettre certaines familiarités. Cette Marguerite doit se faire payer grassement pour "soulager" ses malades. »

Le détective jeta un coup d'œil sur sa montre. Elle indiquait une heure dix. Il commençait à regretter d'avoir posé ce plâtre sur sa prothèse. Si le docteur Bouchard décidait de l'enlever, il aurait sûrement des explications à fournir. Le Manchot comprit qu'il lui faudrait tenter de rencontrer Roizon dès le lendemain, le questionner, chercher à savoir exactement ce qui lui arrivait... « Et surtout, il faut qu'il accepte d'être mon client. »

Il s'endormit en songeant que ce début d'aventure lui coûtait passablement cher. Il rêva que plusieurs millionnaires l'entouraient, qu'on

lui enlevait tout ce qu'il avait comme argent ; il se voyait à Montréal, en train de mettre un cadenas à la porte des bureaux de l'agence. Ses collaborateurs étaient tous là, Candy, Michel, Danielle, Yamata, sa mère. Tous rejetaient le blâme sur lui. Et dans ce rêve, Candy sortit soudain une longue aiguille de son sac. Le détective se demandait comment une si longue aiguille avait pu être introduite dans un si petit sac. Candy s'avança, menaçant de le piquer. Voulant se protéger, le Manchot plaça sa main droite devant ses yeux. Il sentit la piqûre au poignet, sursauta, ouvrit les yeux. Sa montre réveille-matin venait de le tirer de son sommeil. À l'heure dite, une toute petite aiguille sortait du boîtier et chatouillait le poignet pour éveiller le dormeur.

Cette fois, avant de communiquer avec Gustave Sylvain, il décida de prendre plus de précautions. Après avoir enlevé le plâtre, il détacha sa prothèse, prit la batterie, son micro, son radio-émetteur, son écouteur, ses fils, remplaça sa prothèse devenue inutile sans batterie et remit enfin le plâtre qui recouvrait son bras.

« Si quelqu'un entre, je n'aurai qu'à dissimuler mon radio-émetteur, c'est facile sous les draps. »

Gustave Sylvain répondit aussitôt à l'appel du Manchot. Le détective ne parla que quelques secondes. Son message se résumait à « rien de nouveau. Communiquerai avec vous, demain, même heure. »

Le lendemain matin, à sept heures, se sentant en pleine forme, le Manchot se vêtit et décida de sortir sur le pont du yacht.

Tout semblait silencieux. Les passagers devaient dormir encore. À un certain moment, il croisa un marin qui le regarda curieusement, avança la main et vérifia le numéro qu'il portait au cou.

– Trente-six, vous êtes nouveau. Soyez le bienvenu à bord.

Et l'homme s'éloigna.

Des fauteuils étaient installés sur le pont. On pouvait s'y asseoir et admirer l'océan. Le soleil se levait à l'horizon. Les yeux du Manchot

s'attardèrent sur les eaux calmes. « Comme c'est beau, comme c'est reposant. Ceux qui ont eu l'idée de ce yacht pour gens dépressifs ne sont pas bêtes. »

Un bruit léger le tira de sa rêverie. Un homme était assis dans un des fauteuils. Il s'y était enfoncé et le Manchot ne l'avait pas vu.

Il s'approcha, regarda le type, un homme dans la cinquantaine, cheveux très noirs, avec une figure ronde comme une lune et un ventre rebondissant, semblable à celui d'une femme enceinte de six ou sept mois.

– Bonjour. La mer s'est calmée. Un beau matin.

L'homme tourna la tête. Ses petits yeux perçants examinèrent le Manchot.

– Qui vous a dit que vous pouviez m'adresser la parole ? Qui vous envoie ? Vous représentez une compagnie adverse ?

– Pas du tout. Je porte le numéro 36. Je suis venu ici pour me reposer. Je ne veux pas entendre parler d'argent. Ils sont en train de me rendre fou.

– Vous êtes un espion ennemi. Vous avez un accent étranger.

– J’ai vécu longtemps aux États-Unis, c’est pour ça. Vous permettez ?

Et sans attendre la réponse de l’homme, le Manchot s’assit dans le fauteuil voisin. Il avait eu le temps d’apercevoir le numéro. C’était le patient numéro 41.

– Il y a longtemps que vous êtes ici ?

L’homme répliqua sèchement :

– Le docteur a dit de ne pas répondre aux questions. Fichez-moi la paix.

– On peut se désennuyer sur ce yacht, en plus de se laisser soigner ?

Cette question parut intéresser le malade :

– Vous jouez aux cartes ?

– Oui.

– Il faudra vous procurer des allumettes. On joue avec des allumettes, pas avec de l’argent... mais on tient les comptes. Chaque allumette représente cinquante dollars.

Le Manchot fronça les sourcils. Si on entamait le jeu avec une mise de cinquante dollars, ça voulait dire des enjeux beaucoup plus élevés par la suite.

– Vous êtes plusieurs à jouer ?

– Pas plus que sept. Presque toujours sept. Vous n’êtes pas joueur ?

Le Manchot reprit aussitôt :

– Mais si, je le suis, vous jouez au poker ? Je vais jouer, je veux changer mes idées. Les Américains, comme moi, nous sommes les plus forts dans tous les domaines, dans le jeu, dans tout, surtout dans l’argent, dans l’économie.

La discussion s’engagea. Les deux hommes criaient. Dumont imitait les manies, les tics de son vis-à-vis. Soudain, un marin s’approcha d’eux.

– Messieurs, je vous prie de vous calmer ; d’ailleurs, le déjeuner est prêt. Ceux qui doivent rester au lit retournent à leur cabine, comme vous, numéro trente-six.

Le Manchot bondit :

– Jamais, vous entendez ? Je ne veux pas rester couché. On ne m'a pas fait d'examen. Non, je reste debout and you, go to hell !

Le 41 éclata de rire. Lorsque le marin se fut éloigné, il lui recommanda :

– Efforcez-vous d'être plus calme, trente-six, autrement ils vont tellement vous droguer que vous ne serez plus un être humain. Pour soigner une dépression, on dirait qu'ils sont obligés de nous rendre fous.

Le 41 se leva. Comme le Manchot l'avait constaté, l'homme, s'il était nerveux, ne semblait pas très malade.

– Vous devez nous quitter bientôt ? demanda le détective.

– Qui vous l'a dit ? fit le gros homme en se retournant. Le docteur doit garder le secret complet... le secret, vous comprenez ?

Les deux hommes descendirent quelques marches. Une pièce rectangulaire servait de salle à dîner. Le docteur Bouchard était là, tout comme le capitaine Burns. Trois autres hommes et deux

femmes étaient déjà attablés. En apercevant le Manchot, le docteur se précipita.

– Vous devez rester à votre chambre. Je dois vous examiner, vos traitements débuteront dès aujourd’hui.

Le Manchot répliqua :

– Un ex-militaire comme moi ne reste jamais couché. Je ne veux pas perdre mes forces.

Et ne voulant donner aucune chance au docteur de répliquer, il demanda :

– Qui sont ces gens ? Qui me dit que ce ne sont pas des espions ? Les compagnies ennemies délèguent toujours des...

– Trente-six, enlevez-vous ça de la tête. Ici, il n’y a que des gens qui se reposent, comme vous.

Le Manchot, d’un air bizarre, scrutait les figures des trois autres hommes et des deux femmes. Jean Roizon n’était pas du nombre. Il devait garder le lit.

Le médecin souleva le bras gauche du Manchot et examina le plâtre.

– Garde Marguerite a raison, il faudra refaire votre plâtre. Elle s'en chargera. Votre traitement débutera plutôt demain. Cet après-midi, elle s'occupera de vous.

– Pourquoi pas tout de suite, si elle est pour briser ce plâtre ? Le spécialiste a dit que je devais le garder trente jours.

– Il est trop grand et cet avant-midi, garde Marguerite doit m'aider pour les traitements. Assoyez-vous, vous pouvez déjeuner.

Juste à ce moment, l'infirmière parut. Elle était encore plus jolie que le Manchot l'avait cru. Elle soutenait un homme par le bras. Il marchait la tête basse. Il semblait faible. Mais lorsqu'il leva les yeux pour prendre place à la grande table, le détective reconnu le millionnaire Jean Roizon.

L'homme ne parlait à personne. Il semblait dans un autre monde. L'infirmière ne le quittait pas. Cependant, elle sourit en apercevant le Manchot.

– J'espère que vous avez passé une bonne

nuit ?

– Excellente.

Une femme dans la quarantaine se mit soudain à crier :

– On m’a volé mon couteau, je veux un couteau. J’ai besoin d’un couteau.

Un marin s’approcha aussitôt et lui remit un ustensile en plastique. Le Manchot comprit qu’on ne laissait pas de véritable couteau à cette femme, elle pouvait être dangereuse.

Le 41, après s’être assis, annonça à ses confrères :

– J’ai trouvé un autre joueur de cartes, le numéro trente-six, un Américain qui se croit supérieur à tous.

Brusquement, un des hommes se leva :

– Je déteste les Américains. Sans eux, l’économie canadienne...

Un marin lui mit la main sur l’épaule et l’obligea à s’asseoir. Un autre homme et une femme vinrent s’installer à la même table.

Dumont ne pouvait voir les numéros. Mais plusieurs saluèrent la jeune femme.

Le 41, qui semblait en meilleure santé que les autres, prit à nouveau la parole.

– Soyez la bienvenue, numéro trente-trois. Nous avons appris le triste malheur, vous avez perdu votre bébé et...

La femme se mit à pleurer et le médecin adressa des reproches à l'homme.

Le quarante et un se pencha vers le Manchot pour lui expliquer à voix basse :

– On a dû enfermer cette jeune femme durant deux jours.

– Elle était enceinte ?

– Non, son bébé, c'était une poupée, on la lui a enlevée. On espère qu'elle pourra guérir plus facilement et accepter le décès de sa véritable fille.

Le détective était assis face à Roizon. L'infirmière devait aider ce dernier à manger tellement ses mains tremblaient. Personne, à l'exception de Marguerite, ne s'occupait de lui.

Le docteur Bouchard avait déjà terminé son repas. Il glissa un mot à l'oreille de l'infirmière puis il s'arrêta près du Manchot. Mais c'est au numéro 41 qu'il s'adressa.

– Je vous verrai à ma cabine au cours de la journée, pour un dernier examen. Vous recevrez votre congé. Demain, vous retournerez parmi les vôtres.

– Il est temps !

Et l'homme ricana :

– Je vais en profiter pour jouer une dernière partie. Il me faut un peu d'argent avant de quitter cette prison.

Une fois le repas terminé, tous montèrent sur le pont. Deux autres hommes s'y trouvaient. Ils avaient dû manger dans leur cabine. Ils étaient assis dans les fauteuils de toile.

L'infirmière fit asseoir Roizon et le Manchot l'entendit déclarer :

– Je reviendrai vous chercher pour votre traitement.

Aussitôt, le détective prit place dans le fauteuil

voisin. Quand l'infirmière se fut éloignée, le détective se pencha vers lui.

– Solanges Renaud, murmura-t-il.

Le millionnaire tourna la tête. Le détective aperçut alors son numéro, le 40.

– Qu'avez-vous dit ?

– Solanges Renaud. C'est elle qui m'a demandé de venir vous voir.

À la grande surprise du détective, Roizon se leva brusquement et, en criant, il s'élança à la suite de l'infirmière Marguerite.

– Attendez-moi, attendez-moi. Il est fou ! C'est un tueur !

Le détective ne comprenait plus rien. Le nom de Solanges aurait dû donner de l'espoir au malade. Mais c'était le contraire qui s'était passé. Le Manchot n'eut pas le temps de réfléchir plus longuement. Le 41 lui tendait la main.

– Tenez, voici cinquante allumettes. Nous réglerons nos comptes avant mon départ, demain. On vous attend pour jouer.

Le Manchot ne pouvait reculer. Cependant, il ne voulait pas que cette partie s'éternise. Déjà, il avait trouvé un truc pour se retirer rapidement. Ne pouvant se servir que d'une main, il refuserait de continuer.

Trois autres hommes s'installèrent à la table. On jouait au poker.

Lorsque le Manchot reçut ses cartes, il les regarda une à une avant de les replacer sur la table.

Ils commencèrent à miser. Les millionnaires se relançaient, comme s'il s'était agi de cents ; pourtant chaque allumette valait cinquante dollars.

– C'est inutile, fit le détective. J'aime mieux laisser ma place à un autre. Je suis incapable de me concentrer si je ne vois pas toutes mes cartes en même temps.

Tous protestèrent. Un des malades se leva. Il semblait menaçant.

– Vous avez commencé, vous allez continuer.

Et à cet instant précis, un autre malade poussa un cri. La vieille dame, qui avait demandé un couteau à la table, s'approchait rapidement derrière le Manchot. Elle avait dû subtiliser un couteau. Celui qu'elle tenait à la main était très pointu. Elle le tenait solidement, comme une arme, prête à frapper, et le détective ne se doutait pas que c'est vers son dos qu'elle dirigeait l'arme.

VII

Démasqué

Le Manchot se retourna en entendant le cri poussé par l'homme. Mais la dame, au lieu de le frapper, lui tendit le couteau.

– Vous pouvez me l'aiguiser ? J'en ai besoin et il n'est pas assez coupant.

Le détective lui enleva le couteau des mains.

– Certainement, c'est une de mes spécialités. Venez avec moi, madame.

Mais l'homme qui voulait obliger le Manchot à jouer aux cartes se dressa devant lui.

– Vous restez avec nous et vous jouez. Ne vous occupez pas de cette folle et de son couteau.

La femme voulut enlever le couteau des mains du détective.

– Une folle hein ! Vous allez voir !

Il y eut une bousculade. L'homme lança son poing à la figure du Manchot. La femme lui tenait le bras droit, cherchant à s'emparer du couteau. Le détective ne pouvait se défendre. Énergés, les autres malades devenaient menaçants et il ne semblait pas y avoir de marins aux environs pour rétablir l'ordre.

Si le détective ne repoussait pas l'homme qui l'avait frappé, cette bataille pouvait mal tourner. Alors il n'hésita pas et lui donna un puissant coup de la main gauche, le frappant avec le plâtre. L'homme, atteint à la tête, s'écrasa sur le pont. Ce fut la mêlée générale.

Et c'est à ce moment précis que Robert se rendit compte que son plâtre était devenu très lâche. En frappant, il avait fait jouer le ressort. Et avant qu'il ne puisse intervenir, le numéro 41 l'avait saisi par le bras gauche, comme pour l'empêcher de frapper. Il poussa un cri de surprise, l'air médusé, le plâtre à la main.

Un autre homme cria :

– Regardez, il porte une prothèse !

– Un manchot !

Un des malades, assis dans une des chaises de toile, avait bondi. Il regarda autour de lui puis, prenant sa chaise, il la lança au sol, la frappa à plusieurs reprises, la piétina et réussit enfin à retirer l'un des montants de bois.

Le faisant tourner autour de sa tête, risquant de blesser de nombreuses personnes, il se fraya un chemin jusqu'au Manchot.

Le détective para le premier coup. Débarrassé de son plâtre, il pouvait maintenant se servir de sa prothèse. Cette main développait une force peu commune, plusieurs fois supérieure à celle d'une main naturelle.

Il réussit à agripper le poignet de l'homme, au moment où celui-ci allait le frapper à la tête avec le bout de bois. Le Manchot appliqua une pression. Il entendit craquer les os. Le malade poussa un hurlement de douleur et laissa tomber son arme.

Des marins couraient sur le pont, repoussant

les malades qui s'étaient rassemblés. Deux des marins servaient d'infirmiers, les deux autres étaient des colosses qui entretenaient l'énorme yacht.

Les deux colosses s'emparèrent du Manchot et le retinrent solidement. Les deux autres tenaient les curieux à l'écart.

L'infirmière Marguerite parut et se pencha sur l'homme étendu par terre et qui se tordait de douleur en se tenant le poignet.

Enfin, le capitaine William Burns apparut. Il tenait une cravache à la main.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Il fit claquer son fouet.

Le numéro 41 prit la parole.

– C'est lui, le trente-six, qui a commencé tout le trouble. Il a refusé de jouer aux cartes, puis il a pris le couteau du numéro quatorze. Il voulait nous frapper. Le trente-cinq a voulu le désarmer. Il lui a brisé le poignet, je crois.

Le capitaine ne comprenait plus.

– Mais le plâtre ?

– Un plâtre ? Vous voulez dire le faux plâtre !

L'homme qui était à terre hurla :

– C'est un manchot, c'est un manchot, il est venu jusqu'ici, je dois le tuer.

Le détective avait repris son calme. Il montra le malade numéro trente-cinq, étendu au sol.

– Cet homme n'a pas voulu me désarmer ; il a brisé son fauteuil, il menaçait tout le monde avec un morceau de bois. J'ai dû le lui enlever. Quant à cet autre type, c'est un malade, il a cherché à me frapper et j'ai dû l'assommer à demi avec mon plâtre !

L'infirmière s'était relevée. Elle regardait curieusement le détective.

– Mais... vous avez perdu votre accent ?

– Vous, Marguerite, tonna le capitaine, ne vous mêlez pas de ça.

Il fit claquer son fouet qui siffla près des oreilles du Manchot.

– Passez devant et venez à ma cabine,

ordonna-t-il au détective.

– Nous allons le conduire, capitaine. Le vieux marin se tourna brusquement vers le matelot qui venait de lui parler.

– Je n'ai pas besoin d'aide. S'il refuse d'obéir, ce sera tant pis pour lui.

Puis, s'adressant à garde Marguerite, il lui, ordonna :

– Allez dire au docteur de venir nous rejoindre dans ma cabine.

– Il s'occupe des traitements, capitaine. On ne peut le déranger, mais si vous le voulez, je peux y aller, moi, je remplace le docteur Bouchard quand c'est nécessaire.

– Occupez-vous d'abord des blessés. Ensuite, venez.

Le capitaine fit signe au Manchot.

– Passez devant et montez le petit escalier qui est à droite. Surtout, n'allez pas tenter de vous échapper, je vous fouetterais sans pitié.

Malgré son attitude sévère, le capitaine

William Burns n'était pas antipathique. Le Manchot admirait cet homme qui savait se faire obéir.

Il se dirigea donc vers le pont supérieur. Le capitaine lui indiqua la porte de la cabine.

– Entrez !

Burns ferma la porte derrière lui, poussa un verrou, ordonna à Dumont de s'asseoir sur le lit. Il prit un revolver qui se trouvait sur une table, s'assit en face du Manchot et le tint en joue.

– Alors, je crois que vous avez des explications à nous donner, monsieur trente-six. J'ignore qui vous êtes. Le docteur Bouchard doit le savoir et lui aussi aura à s'expliquer. Le maître à bord, c'est moi.

– Vous avez raison, capitaine. Et le docteur doit vous obéir. D'ailleurs, il ne me connaît pas, du moins il ne sait pas ma véritable identité.

Burns murmura :

– Vous n'êtes pas plus Américain que moi je ne suis Chinois.

– Pour ça, vous avez raison. Et vous pouvez

mettre votre arme de côté, je n'ai pas du tout l'intention de m'attaquer à vous.

Mais le capitaine ne lâcha pas son revolver.

– Je vous ai demandé de vous identifier.

– Avant de répondre à votre question, capitaine, puis-je vous en poser une ? Vous devez avoir plusieurs années de service comme marin. Vous n'êtes plus très jeune. Pourquoi prendre le risque de finir vos jours derrière les barreaux ? Pourquoi ?

Burns ne comprenait rien.

– Mais de quels risques voulez-vous parler ? Pourquoi m'enverrait-on en prison ?

– Ne jouez pas à l'innocent, capitaine, il se passe des choses illégales sur ce bateau. Vous vouliez savoir qui je suis ? Un enquêteur spécial, tout simplement. Et si vous ne voulez pas vous attirer encore plus d'ennuis, je vous conseille de ranger ce revolver.

Le capitaine avait pâli. Ses mains tremblaient légèrement.

– Vous pouvez prouver votre identité ?

– Non, vous le savez, je n’ai aucun papier sur moi ; autrement, je n’aurais jamais pu monter à bord. Mais à trois heures, la nuit prochaine, je pourrai vous donner toutes les preuves que vous désirez.

Lentement, Burns déposa son revolver près de lui. Il glissa nerveusement la main dans sa poche, sortit sa pipe et la bourra avec difficulté. Fumer lui calmerait les nerfs.

– Que se passera-t-il, cette nuit ?

– À trois heures, je communique avec quelqu’un à terre.

– De quelle façon ?

– Je vous expliquerai en temps et lieu.

Burns avait allumé sa pipe. Il se leva puis, s’approchant du Manchot, il murmura :

– Je ne crois pas un mot de ce que vous dites. À bord de ce yacht, les millionnaires sont nombreux et plusieurs gens de l’extérieur ont intérêt à voir disparaître ces hommes. Vous êtes un criminel et vous êtes venu ici avec une mission bien précise.

– C’est exact, mais je ne suis pas un assassin.

Le Manchot porta la main droite à son front et, d’un coup sec, il enleva sa perruque. On imagine l’étonnement de Burns.

– Si vous pouviez me passer un peu de crème démaquillante, je vous ferais voir ma véritable figure.

À ce moment précis, on frappa à la porte.

– Qu’est-ce que c’est ? cria Burns.

– Marguerite, ouvrez-moi.

– Non, hurla le capitaine, quand j’aurai besoin de vous, je vous appellerai.

– Mais, capitaine...

– Occupez-vous de vos malades.

Le capitaine, fort troublé, ne savait plus que penser.

– Vous savez que vous êtes le premier intrus à monter à bord ?

– Je n’en doute aucunement, répondit le Manchot. Si les inspecteurs avaient fait leur travail, il n’y aurait pas eu tant d’irrégularités.

– Mais de quelles irrégularités voulez-vous parler ?

Le Manchot voulait troubler son vis-à-vis.

– Vous le savez mieux que moi, capitaine. Mais tout ça sera discuté devant un tribunal.

– Nous sommes en mer libre. Nous avons le droit de disposer du corps d'une personne qui meurt. Après Dieu, je suis le maître à bord. Je n'ai de comptes à rendre à personne.

Comme le Manchot allait répliquer, Burns reprit brusquement son revolver.

– Nous avons établi des règlements. Nous avons tout prévu. Nous savions qu'un jour un journaliste trop curieux chercherait à monter sur le yacht. Eh bien, nous mettrons les règlements en pratique.

– Mais de quoi voulez-vous parler ?

– Tout d'abord, vous allez être enfermé dans le cachot. Vous y passerez quelques heures, jusqu'à ce qu'on forme le tribunal.

– Un tribunal ?

– Oui, composé de tous ceux qui paient pour ce yacht, c'est-à-dire les malades. Ce ne sont pas des fous, vous savez. Ils choisiront un juge, vous aurez droit à un avocat pour assurer votre défense, il y aura un procureur qui défendra les intérêts des malades, et tous les autres pensionnaires serviront de jury.

– Et vous, le capitaine, le maître, vous laisserez agir les autres à votre place. Vous déléguez vos responsabilités parce que vous avez peur.

– Ces règlements ont été dressés par plusieurs hommes d'affaires, tous des gens riches, ceux qui ont eu l'idée de ce Refuge.

Le Manchot comprit qu'il serait obligé de suivre les directives à la lettre. Quant à fuir, il n'y fallait pas songer. Une chance subsistait. Une fois au cachot, dans ce trou noir où l'on enfermait les malades dangereux, il pourrait tenter de communiquer avec la terre. C'était le seul espoir.

– Puisque j'aurai un avocat pour me défendre, j'ai le droit de m'entretenir avec lui ?

– Oui, vous aurez une entrevue, une seule.

– Je peux le choisir ?

– Non, on le nomme pour vous.

Le détective déclara alors :

– J'exige que ce soit le millionnaire Jean Roizon.

Le capitaine resta médusé de surprise.

– Mais vous êtes encore plus fou que tous les autres. Il n'y a pas d'homme qui porte le nom de Roizon sur ce yacht.

– Oh si, je l'ai vu ce matin, je l'ai reconnu. Vous, vous ne pouvez pas le savoir puisque vous ignorez le nom de vos visiteurs.

Burns réfléchit, puis prenant une décision, il appuya sur un bouton.

– Je veux que le docteur Bouchard se présente à ma cabine immédiatement, ordonna-t-il dans un micro.

Quelques instants plus tard, on frappait à la porte. Burns ouvrit et Marguerite parut.

– J'ai demandé le docteur.

– Je vous l’ai dit, il doit s’occuper personnellement des traitements à donner à certains patients.

Vous avez interrogé cet homme ?

– Oui et ma décision est prise. Nous allons l’envoyer au cachot jusqu’à ce que nous ayons formé un tribunal. Il s’est introduit ici sous de fausses représentations. Je veux que vous lui donniez une injection.

Le Manchot se rebiffa :

– Jamais !

– Ce n’est pas vous qui donnez les ordres, répliqua Burns.

– Je suis prêt à aller au cachot, j’accepte votre simulacre de procès, mais je veux parler à mon avocat, le millionnaire Jean Roizon.

Marguerite regarda curieusement le capitaine.

– De qui parle-t-il ?

Et avant même qu’il puisse répondre, elle demanda au Manchot :

– Qu’est-il arrivé à vos cheveux ?

– Je portais une perruque. J’aimerais bien également que vous m’aidiez à me démaquiller, inutile de jouer la comédie plus longtemps.

– Vous avez raison.

Le capitaine avait pris une autre décision.

– Vous allez lui enlever sa prothèse.

Le détective bondit :

– Quoi ?

– C’est une arme puissante. C’est avec cette main qu’il a brisé les os du poignet d’un malade. Je ne veux prendre aucun risque.

Marguerite s’avança. Burns surveillait la scène de près, revolver au poing.

– Laissez-vous faire, murmura Marguerite. Je veux vous aider.

Elle avait dit ça d’une voix à peine perceptible.

– Qu’est-ce que vous lui racontez ? demanda le vieux loup de mer.

– Je lui ai dit d’avancer le bras. Il doit me donner certaines directives. Je ne sais comment

enlever cette prothèse.

Le Manchot aurait tout fait pour garder son bras artificiel. C'est dans la prothèse que se trouvait tout l'équipement qui lui permettait de communiquer avec la terre.

Mais il dut aider Marguerite et elle lui retira son membre artificiel. En même temps, elle regardait les fils et tout ce qui se trouvait à l'intérieur de cet instrument perfectionné.

– Je vais mettre cette prothèse en sécurité, dit-elle en se dirigeant vers la sortie. Je reviens avec ce qu'il faut pour le calmer complètement.

Elle sortit de la cabine. Le détective poussa un soupir de soulagement. Au moins le capitaine ne découvrirait pas immédiatement le radio-émetteur du Manchot.

Burns lui fit signe de se lever.

– Puisque vous voulez être nettoyé, je vais m'en charger. Je veux que le comité qui vous jugera voie votre véritable figure.

Il poussa le Manchot vers la salle de bain. Le capitaine s'empara d'une débarbouillette qu'il

enduisit de savon après l'avoir mouillée et se mit à frotter énergiquement la figure de Robert Dumont.

Tout le savant maquillage préparé par François disparut comme par magie.

– Curieux, votre figure ne m'est pas inconnue. Oui, j'ai déjà vu votre photo quelque part. Pourtant, avec votre infirmité et...

Et soudain, il s'écria :

– Bout d'chandelle, mais je l'ai, hostie ! vous êtes le Manchot... le Manchot, le détective privé.

Il se mit à rire, tel un maniaque.

– C'était trop clair ! Un manchot, on aurait dû y penser plus tôt. Et vous avez voulu me faire croire que vous étiez un inspecteur du gouvernement.

– Je ne vous ai jamais dit ça.

– Robert Dumont, le Manchot ! Attendez que les autres apprennent ça. Je comprends tout, maintenant, un détective privé a toujours besoin d'argent. Sur un bateau comme celui-ci, s'il décroche un client, il est certain qu'il s'agit d'un

millionnaire. Très astucieux, monsieur Dumont.

Après lui avoir rincé la figure, il le ramena dans la cabine.

– Encore mieux, vous enquêtez et si vous découvrez des choses pas tout à fait légales, vous faites du chantage. Plusieurs de vos collègues ont l’habitude de cette triste pratique.

– Eh bien pas moi, répliqua le Manchot. Je vous l’ai dit, je suis venu ici à la demande d’un client, monsieur Jean Roizon.

– Connais pas.

– Pas vous, mais le docteur Bouchard, si. Je vais également vous apprendre autre chose, capitaine Burns. Saviez-vous que le docteur Bouchard avait déjà fait de la prison ? Qu’il n’a plus le droit de pratiquer ? Et pourtant, ici, à bord de votre yacht, vous lui accordez cette permission. Cette simple infraction pourrait vous coûter très cher.

Le vieux capitaine ricana :

– Oui, je sais tout ça, Manchot. Mais jamais vous ne pourrez le répéter à l’extérieur. Faites-

moi confiance. Vous serez jugé et, d'avance, je
peux vous dire que le jury vous condamnera à
mort. Je serai moi-même votre bourreau. Vous
ferez de la bonne chair à poisson. Même s'il vous
manque un bras, ils sauront s'en satisfaire.

VIII

Une infirmière amoureuse

Marguerite entra dans la cabine du capitaine. Deux marins, les deux colosses que le détective avait vus sur le pont, l'accompagnaient.

– Je conduis cet homme à l'infirmierie. Lorsque j'aurai terminé mon travail, je demanderai aux deux marins de le mettre au cachot.

– Jamais je ne vous laisserai seule avec lui, mademoiselle.

– Vous avez peur que je le mange ?

Et elle éclata d'un rire dément. Le Manchot se demandait si elle était saine d'esprit lorsque la jolie fille reprit :

– Lorsque vos deux marins quitteront l'infirmierie, cet homme sera solidement ligoté

sur le lit, ne vous inquiétez pas. Avant de le descendre au cachot, je doit lui faire un examen complet.

Le capitaine donna des ordres précis à ses deux aides. Comme le groupe allait sortir, il rappela un des marins.

– Tu resteras en faction devant la porte de l’infirmerie. Je n’ai pas trop confiance en cette Marguerite. C’est une malade, il ne faut pas l’oublier.

– Bien, capitaine.

Tout le groupe se rendit à l’infirmerie. Là, les marins ficelèrent le détective sur un lit.

– Ça me permettra de l’examiner sans difficulté.

Marguerite fit signe aux deux marins de sortir. Lorsque la porte fut refermée, elle se dirigea d’un air complice vers celle-ci, en faisant signe au Manchot de se taire.

Elle ouvrit brusquement la porte. Un des marins s’y tenait en faction.

– Qu’est-ce que vous faites là ?

– J’obéis aux ordres du capitaine.

– Le capitaine dirige le yacht. À l’infirmierie, c’est le docteur Bouchard et moi qui dirigeons. C’est clair ? N’attendez pas que je me plaigne de vous au docteur. Vous savez, même s’il répète continuellement qu’il est roi et maître sur son yacht, votre capitaine ne fait qu’obéir aux directives du docteur.

– Tant pis, si le capitaine porte plainte, ce sera contre vous.

Et le marin s’éloigna.

– Surtout ne revenez pas, cria l’infirmière. Je surveillerai la porte continuellement. D’ailleurs, nous avons installé un système d’alarme, le docteur et moi, et nous sommes prévenus immédiatement d’une présence inconnue.

Elle referma la porte et s’avança vers le lit où reposait le Manchot.

– Enfin, nous serons en paix. Elle passa lentement la main sur la figure du Manchot, puis promena ses doigts sur sa poitrine.

– Vous me plaisez beaucoup... et vous, vous

n'êtes pas un dépressif.

Elle laissa le Manchot quelques secondes, se dirigea vers une armoire et en sortit la prothèse.

– J'ai examiné votre membre artificiel. Vous êtes très astucieux. Vous aviez caché dans ce bras un appareil qui vous permet de communiquer avec la terre, c'est bien ça ?

– Vous êtes perspicace, mademoiselle.

– Appelez-moi Marguerite, voulez-vous ?
Voyant qu'elle causait facilement, le détective décida de lui poser quelques questions.

– Comment se fait-il qu'une jolie fille comme vous, infirmière, soit obligée de s'exiler sur un yacht pour exercer son métier ?

Elle hésita avant de répondre. Enfin elle murmura :

– Je n'avais pas le choix.

– Comment ça ?

– On voulait m'hospitaliser, on voulait m'empêcher de pratiquer ma profession.

– Mais pourquoi ?

Elle répondit par une question :

– Vous aimez les femmes ?

– Évidemment.

– Eh bien moi, j'aime les hommes. Est-ce un crime de trop aimer les hommes ? J'adore le sexe. Je ne peux m'en passer. Vous voyez, je suis franche avec vous. On m'a fait des reproches dans les hôpitaux où je travaillais. Quelques patients ont trop parlé, pourtant, je ne leur avais fait aucun mal, bien au contraire.

Et elle se mit à rire, ce rire qui déplaisait tant au détective.

Il était clair que cette fille souffrait de nymphomanie ; une malade, à n'en pas douter, mais qui pouvait être une excellente infirmière.

– Un psychiatre voulait que je passe quelques jours dans une institution. Le docteur Bouchard a entendu parler de moi. Il m'a demandé si j'étais intéressée à soigner des millionnaires, presque tous des hommes, peu de femmes. Il m'a expliqué que je serais la seule infirmière et que je travaillerais sur un yacht où personne ne pourrait

me reprocher mes « bons services ».

– Et vous avez accepté ?

– Non seulement ça me sauvait d'un séjour dans une maison de santé, mais je recevrais un salaire supérieur à celui que j'avais dans les hôpitaux. Mais assez parlé, je dois vous examiner.

– Ligoté comme je le suis, vous aurez de la difficulté.

– Taisez-vous !

Elle prit un stéthoscope et écouta longuement les battements de cœur du Manchot.

– Vous êtes en excellente santé.

Elle déposa le stéthoscope sur la petite table puis, se retournant brusquement, elle détacha la ceinture du pantalon du Manchot.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Je suis l'infirmière, vous êtes le patient. Vous n'avez pas un mot à dire.

Elle réussit, malgré les liens, à lui baisser son pantalon. Elle se mit à rire en le regardant.

– Très joli, très bien constitué, vous me plaisez de plus en plus !

Et elle commença à le caresser.

– Vous savez qui je suis ? demanda le détective.

– Je m'en fous ! J'ai un homme normal, tout à moi.

– Mon nom est Robert Dumont, je suis détective privé, on m'appelle le Manchot. J'ai commencé une enquête sur les activités du docteur Bouchard, du capitaine Burns, de tout ce qui se passe sur ce yacht. J'ai déjà transmis un rapport et, d'ici quelques heures, les officiers de la Gendarmerie royale feront une descente.

La très belle Marguerite se releva.

– Je ne vous crois pas.

– À quoi a servi le poste émetteur vous croyez ? Vous vous êtes montrée très coopérative, Marguerite. Je peux vous aider à ne pas échouer derrière les barreaux, si vous m'aidez évidemment.

Elle hésita :

– Cette nuit, demanda-t-elle, si je vais vous retrouver au cachot, vous...

– Nous ferons l’amour, tous les deux.

Elle se mit à trembler. Déjà ses yeux brillaient étrangement. Tout à coup, elle détacha les boutons de sa tunique blanche.

– Regardez comme je suis bien faite. Des seins qui font loucher tous les hommes ! Vous pourrez y toucher, vous les embrasserez, vous les caresserez, n’est-ce pas ?

– C’est promis. J’adore les belles femmes et je suis rarement satisfait.

– Cette nuit ?

– Si vous m’aidez, oui.

Sa décision était prise. Le Manchot venait de se faire une alliée inattendue, une malade soit, mais qui avait quand même toute sa tête lorsqu’elle songeait à autre chose qu’à son appétit sexuel.

– Qu’attendez-vous de moi ?

– Je veux absolument parler au malade

numéro 40.

– Tiens, pourquoi ?

– Je mène une enquête personnelle. Tout d'abord, vous avez pu parler à cet homme ? Comment le trouvez-vous ?

– Très déprimé. Vous pourrez difficilement l'interroger, ce matin vous lui avez fait peur en lui parlant d'une demoiselle Renaud.

– Solanges Renaud, oui, vous avez pu le questionner à ce sujet ?

– Non. J'ai voulu lui en parler, mais il refuse de répondre. Le quarante craint qu'on lui enlève toute sa fortune. Les seuls renseignements que j'ai eus du docteur, c'est qu'il a fait de très mauvais placements, dernièrement. D'ailleurs, la plupart des hommes sont ici, à cause de leurs pertes financières.

Quelqu'un frappa brutalement à la porte de l'infirmierie.

– Ouvrez, garde Marguerite !

La jeune infirmière murmura :

– Le docteur Bouchard.

Elle était devenue subitement nerveuse.

– Je vous ai donné une injection et vous avez parlé, murmura-t-elle rapidement. Faites comme si vous sommeilliez.

Élevant la voix, elle lança :

– Un instant, docteur, je suis occupée, je vais ouvrir dans une seconde.

Elle remonta le pantalon du Manchot, alla replacer la prothèse dans l'armoire, mais en cachant sous une pile de draps les pièces de radio et les fils qui se trouvaient dans le membre artificiel.

Elle ouvrit la porte.

– Ne parlez pas trop fort, il dort à moitié. Je lui ai fait une injection. Je l'ai interrogé. Je lui ai tout d'abord donné un peu de penthotal. Ça délire les langues, mais c'est également un anesthésique.

Le docteur Bouchard ferma la porte.

– Que vous a-t-il dit ?

Le Manchot, les yeux à demi fermés examinait

le médecin. Il était clair que le docteur n'avait pas une entière confiance en sa garde-malade.

– Tout, ou presque... du moins c'est ce que je crois. Vous savez qui il est ?

– Et vous ? J'ai parlé avec Burns, il s'imagine des choses...

– Moi, je sais la vérité. Son nom est Robert Dumont, il est détective privé, on l'appelle le Manchot.

Le docteur Bouchard parut rassuré. Heureusement, Marguerite avait dit la vérité. Si elle avait menti, comme Burns avait tout révélé au docteur, il aurait pu facilement la confondre.

– Où est sa prothèse ?

– Je l'ai mise en sécurité dans l'armoire. Elle alla la chercher et la tendit au docteur Bouchard.

– Du travail extraordinaire, c'est ce qui se fait de mieux comme prothèse. J'en avais entendu parler.

Il l'examina longuement puis remit la prothèse à l'infirmière. Pendant qu'elle allait replacer le bras artificiel dans l'armoire, le docteur Bouchard

revint vers le lit, et se pencha sur le Manchot.

– Son maquillage était extraordinaire. Je ne comprends pas pour quelles raisons le docteur Beaugrand s’est prêté à une telle comédie.

Marguerite n’avait pas entendu la remarque du docteur.

– Vous dites ?

– Vous a-t-il expliqué pour quelles raisons il s’est fait passer pour un millionnaire ? Pourquoi cette comédie ?

– Il y a un patient qui se nomme Roizon ?

Bouchard faillit piquer une colère.

– Mademoiselle, sachez que vous ne devez poser aucune question sur l’identité des malades et...

– Je n’en pose pas non plus. C’est lui qui m’a parlé de Roizon et il dit que c’est le numéro quarante.

– Que sait-il exactement ?

– Il n’a rien dit de plus. Il mène une enquête. C’est probablement un parent ou encore un ami

de ce monsieur qui a payé pour les services du Manchot.

Le docteur déclara alors :

– Il a laissé croire au capitaine qu’il pouvait communiquer avec les autorités à terre. Vous en a-t-il dit un mot ?

– Pas un seul, mentit la garde.

– Burns croit qu’un héritier du numéro quarante craint que ce dernier, dans sa maladie, change son testament. Ce n’est pas plus grave que ça. Mais ce que je n’aime pas, c’est de voir ce Manchot poser des questions aux autres malades. S’il apprend que certains de nos malades sont morts sur le yacht, que nous avons disposé des corps et délivré de faux certificats, nous nous trouverons dans de fort mauvais draps.

– Alors, que comptez-vous faire ?

– Le procès habituel, par les malades. Nous obéirons aveuglément aux ordres qu’on nous donnera.

Mais l’infirmière déclara aussitôt :

– Si vous tuez ce policier, jamais vous ne

pourrez disposer de son cadavre.

– Qui vous parle de tuer, Marguerite ? Tous les gens qui sont sur ce bateau ne sont pas des malades mentaux, mais tous tiennent à garder l’anonymat, n’est-ce pas ?

– Ça, je le sais.

– Lorsqu’il sera condamné à mort, le Manchot aura un accident. Un malade peut perdre la tête et le précipiter par-dessus bord. On repêche son corps et on le remet aux autorités. C’est tout. Le médecin demanda d’un air cynique :

– Qui donc osera mettre en doute les dépositions de tous ces millionnaires ? Les marins, le capitaine, vous et moi, nous serons tous là pour affirmer qu’il s’est agi d’un accident.

La jeune infirmière murmura :

– Il y a eu des morts accidentelles jusqu’à maintenant. Ainsi, une jeune femme en a poussé une vieille à la mer, mais elle n’était pas responsable de son geste. Mais cette fois, docteur, il s’agit d’un meurtre. Il va nous falloir être extrêmement prudents. Moi, je ne veux pas

risquer de finir ma vie en prison.

Bouchard passa lentement derrière l'infirmière et lui encercla la taille de ses bras.

– Vous savez fort bien qu'avec moi vous ne risquez rien.

Il l'embrassa dans le cou, sa main droite remonta pour se poser sur le sein de l'infirmière.

– Je vous en prie, docteur, laissez-moi.

– Tu ne dis pas toujours ça. Il y a des jours où c'est toi-même qui quémandes mes caresses.

Marguerite le repoussa :

– Nous ne sommes pas seuls. Il peut s'éveiller à tout moment.

Rapidement, le docteur Bouchard prit sa décision.

– Faites-le transporter au cachot, pas de nourriture pour aujourd'hui.

– Il veut absolument parler au numéro 40. Il désire que ce dernier lui serve d'avocat. Vous ne pouvez lui refuser ça. Les autres protesteront s'ils se rendent compte que sa défense n'a pas été

adéquate.

– Vous avez raison, Marguerite. Mais j’ai une excellente idée et nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Jetant un coup d’œil au Manchot, il se rendit compte que ce dernier venait de battre des paupières.

– Venez avec moi. Il vaut mieux ne pas parler devant lui, il pourrait nous entendre.

Le couple sortit. Étendu sur le lit, solidement ligoté, le détective ne pouvait bouger et il n’avait même pas cette prothèse qui lui aurait été si utile.

Une dizaine de minutes s’écoulèrent. La porte s’ouvrit et deux marins entrèrent. Le docteur Bouchard les accompagnait. Il s’approcha de la table et se pencha sur le Manchot.

– Je vois que vous êtes éveillé. Tant mieux. Le capitaine Burns vous a expliqué que vous passeriez en jugement demain. Nous avons accepté votre demande, c’est le numéro 40 qui vous défendra. Dans une quinzaine de minutes, ces deux hommes vous conduiront au cachot.

C'est tout simplement une chambre aux murs capitonnés. Quand un malade fait une crise, nous l'envoyons se reposer quelques heures dans cette pièce. Vous y recevrez le numéro 40.

Le Manchot réfléchissait. Une question lui vint immédiatement à l'esprit.

« Pourquoi ne me conduit-on pas tout de suite dans cette pièce aux murs capitonnés ? »

Et il devina la vérité.

« C'est là que Roizon et moi nous parlerons. Je suis persuadé qu'ils enregistreront notre conversation. »

Levant la tête, le détective demanda au docteur :

– J'espère que vous pourrez me libérer de mes liens.

– Certainement. Jamais un malade n'a pu sortir de cette fameuse chambre.

– Et ma prothèse ?

– Je regrette, je la garde. Pour vous, c'est une arme puissante et puis, je veux étudier son

mécanisme d'un peu plus près.

Se tournant vers les deux marins, il leur ordonna :

– Quand je vous appellerai, vous le libérerez de ses liens. S'il peut marcher, conduisez-le au cachot. Sinon, transportez-le.

Et le médecin sortit. Les deux marins se tenaient près de la porte.

– Il y a longtemps que vous êtes sur ce yacht ? demanda le Manchot.

Aucun des deux ne répondit. C'est comme s'il s'était adressé à des muets.

– Il y a de la lumière dans cette chambre aux murs capitonnés ?

Toujours le même silence.

Robert Dumont réfléchissait. Il lui fallait trouver un moyen de communiquer avec Roizon sans que le docteur et ses acolytes ne puissent saisir un mot de leur conversation.

« Si seulement je pouvais revoir Marguerite, je suis persuadé qu'elle m'aiderait. »

– J’aimerais voir mon infirmière.

Toujours le même silence et les minutes s’écoulaient. Soudain, une sonnerie résonna dans la pièce. Aussitôt les deux marins s’avancèrent vers le lit et délièrent le détective. Au même instant, la porte s’ouvrit et Marguerite parut.

– Mais qu’est-ce que vous faites là ? Ce malade ne peut se lever. Je lui ai fait une injection.

– Nous allons le transporter et...

– Non, vous allez le laisser dans ce lit. Vous pouvez le rouler jusqu’au cachot. Il n’y a pas de lit dans ce cachot et je ne veux pas que mon patient couche sur le sol, du moins tant qu’il ne sera pas condamné.

Et d’un geste brusque elle repoussa les deux marins.

– Laissez-moi faire, je vais diriger moi-même le lit. Vous m’aidez à monter l’escalier.

Pour pousser la couchette, l’infirmière se tenait à la tête du lit, donc près de la figure de son patient. Elle tenait une grande enveloppe brune à

la main et elle la glissa sous les draps.

– Pour parler au 40. Micros, murmura-t-elle.

C'est tout ce qu'elle put dire. Les marins la surveillaient de trop près. On monta sur un des deux ponts, puis un marin ouvrit la porte d'une petite pièce, presque carrée ; tous les murs en étaient capitonnés et un épais tapis recouvrait le sol. Il n'y avait ni chaises, ni lit, ni table, aucun meuble dans la pièce.

On installa le lit au centre et le trio sortit en fermant la porte à double tour derrière lui. Hormis celle de la cabine du capitaine, c'était la première porte qui pouvait se fermer à clef, du moins selon les observations du Manchot.

Sitôt qu'il fut seul, le détective prit l'enveloppe sous le matelas. Tout mouvement lui était difficile. Ses membres ayant été ficelés trop longtemps, ils étaient engourdis et le fait de ne pouvoir se servir que d'une main compliquait doublement sa tâche.

L'enveloppe contenait plusieurs feuilles de papier et deux crayons. Sur la première feuille,

Marguerite avait écrit :

« Votre conversation avec 40 sera écoutée. Parlez de n'importe quoi, écrivez-ce qui doit rester entre vous. Je trouverai un moyen de venir vous trouver cette nuit. Grâce à la pas folle Marguerite, nous aurons un lit. »

Le Manchot prit une des feuilles et se mit à écrire fébrilement. Il racontait à Roizon que Solanges Renaud était venue le voir pour lui demander du secours. Elle était persuadée que les héritiers du millionnaire voulaient le faire interner et le rendre fou afin qu'il ne puisse plus gérer sa fortune ou changer son testament.

« Tout ce que je souhaite, c'est que Roizon comprenne ce qui lui arrive. Si on lui a fait subir des chocs électriques, il sera incapable de réfléchir. Tantôt il a eu très peur quand je lui ai parlé de Solanges Renaud ; ce n'est pas normal, puisqu'elle ne veut que son bien. »

Robert Dumont s'étendit sur son lit. Il réfléchissait à tout ce qui s'était passé au cours des derniers jours. La visite de Solanges Renaud, puis les enquêtes sur Roizon, la comédie que sa

mère et lui avaient dû jouer au docteur Beaugrand, enfin le départ pour Le Refuge, la partie de cartes, le bris de son plâtre, la découverte de sa prothèse. « Maintenant, ils savent qui je suis. »

Heureusement, il avait pu se faire une alliée, tout simplement parce qu'il était un bel homme, attirant et que Marguerite était prête à tout pour quelques instants de passion.

« Et déjà quelques milliers de dollars de dépensés, sans un seul client ! Dans quel guêpier me suis-je fourré ? »

La porte qu'on ouvrait tira le détective de sa rêverie. Il se souleva de son lit. Le numéro 40 entra, accompagné du docteur Bouchard.

– Trente-six, voici celui qui vous servira d'avocat, le 40.

– Vous allez nous laisser seuls, tous les deux ? fit le Manchot avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

– Il n'y a aucun danger, il n'est pas violent. D'ailleurs ici, les murs et les plafonds entendent

tout. Nous vous porterons secours si jamais cet homme vous attaquait.

Le docteur sortit. Jean Roizon semblait complètement perdu. Il regardait autour de lui d'un air hébété.

Le Manchot se plaça devant lui et mit un doigt sur ses lèvres.

– Micro, ne faut pas parler, vous comprenez ? fit-il d'une voix à peine perceptible.

Le malade prit la feuille. Il sembla réfléchir puis il fit signe que oui.

Roizon avait pu lire : « Vous parlerez de tout et de rien. Faites comme moi. Nous communiquerons par écrit. »

Tendant une seconde feuille, le Manchot dit à voix haute :

– Je suis très heureux que vous ayez accepté de me défendre, numéro 40. On veut me condamner injustement.

Roizon répondit d'une voix glaciale :

– Pouvez-vous trouver un seul endroit sur terre

où la justice existe ? Nommez-le-moi.

Ce qu'il disait n'avait aucune importance. Il se prêtait au jeu du Manchot. Ce dernier murmura à voix basse :

– Vous allez tout comprendre, lisez lentement, j'entretiens la conversation.

Le détective lui tendit la feuille. À voix haute, le Manchot déclara :

– Des compagnies d'assurances ont insisté pour que je m'introduise sur ce yacht afin d'y enquêter. Jusqu'à maintenant, je n'ai rien découvert de suspect et je me demande pourquoi on me traite de cette façon. Tout ce que je désire, c'est quitter ce yacht et faire mon rapport, un rapport favorable au Refuge :

Roizon ne l'écoutait pas. Il lisait les notes du Manchot. Ses mains tremblaient de plus en plus, des perles de sueurs commençaient à couler sur son front.

Brusquement, le millionnaire repoussa les feuilles et se leva. Le Manchot ne s'attendait pas à ça.

Jean Roizon se jeta sur lui. Il le saisit à la gorge et, dans sa rage, l'homme possédait une force exceptionnelle. Le détective n'avait que sa main droite pour se défendre.

Il ne songea qu'aux feuilles qu'il avait remises à Roizon. Il s'en empara et réussit à les glisser sous le matelas.

Mais ses forces l'abandonnaient. Le millionnaire semblait ne pas vouloir attendre le procès et la condamnation du Manchot. Il allait devenir lui-même son bourreau. La chambre aux murs capitonnés ne laissait passer aucun son.

Qu'avait pu dire le Manchot au millionnaire pour que celui-ci agisse de la sorte ?

Robert Dumont savait que la conversation était enregistrée. S'il appelait, on se porterait à son secours. Il voulut crier mais les mots bloqués dans sa gorge, refusèrent de passer.

La pièce se mit à tourner. Les murs, les plafonds, le plancher avaient entrepris une folle farandole qui s'arrêta brusquement à la hauteur du Manchot, et le détective perdit connaissance.

IX

Le procès

Le docteur Bouchard ne perdait pas un mot de la conversation qui se déroulait entre le détective et Jean Roizon. Il était persuadé qu'il allait enfin apprendre la véritable raison de la présence de Dumont sur le yacht.

Mais depuis quelques instants, la conversation avait cessé ; ou, se doutant de quelque chose, les deux hommes ne parlaient plus qu'à voix très basse.

Aussi, il décida d'intervenir sans plus attendre. Il ordonna au matelot, un colosse qui montait la garde à ses côtés, d'ouvrir la porte.

Aussitôt il aperçut le Manchot étendu sur le lit, inconscient, et Roizon penché au-dessus de lui et serrant ses mains avec rage autour de sa gorge.

– Ôte-le de là ! Vite !

Il était temps. Si Bouchard n'était intervenu que quelques secondes plus tard, c'en était fait du Manchot. Il avait énormément de difficulté à respirer. Bouchard hurlait des ordres.

Sur le yacht, on avait tout ce qu'il fallait pour porter secours à quelqu'un qui n'arrivait plus à respirer.

On appliqua bientôt un masque sur la bouche du détective. Il respira plus à l'aise. Le marin avait conduit Roizon hors de la pièce.

Lorsque le détective ouvrit les yeux, il reconnut immédiatement le docteur Bouchard :

– Que s'est-il passé ?

– Mais c'est à vous de me répondre, Manchot. Nous avons entendu des plaintes et sans notre intervention...

Le Manchot reprenait lentement ses esprits.

– Je n'en sais pas plus long que vous. Cet homme est un malade. Je lui ai dit que j'étais envoyé par une compagnie d'assurances, ce qui est vrai. J'ai mené mon enquête et mon intention

est de préparer un rapport favorable à votre « Refuge ». Je n'ai rien dit qui aurait pu le blesser.

– Vous avez raison, le numéro 40 devient dangereux. Si vous voulez un conseil, Manchot, trouvez-vous un meilleur avocat pour demain. Il ne parle presque pas. Il ne défendra pas votre cause adéquatement.

Soudain le détective eut une idée.

– Suis-je obligé de choisir un malade pour me défendre ? Si je vous demandais, à vous docteur, de me servir de défenseur ?

– Je pourrais le faire, mais dans les circonstances je préfère m'abstenir. Je ne veux pas influencer la décision du jury. Mais si vous le voulez, vous pouvez demander à un marin, ou encore au capitaine Burns. Je le remplacerais comme juge.

– Et si je demandais à Marguerite ?

– L'infirmière ?

– Oui.

Bouchard réfléchit quelques secondes puis il

esquissa un sourire.

– Vous le pouvez mais, encore une fois, je ne vous le conseille pas. Les procès n'intéressent pas Marguerite. Elle aime soigner... les hommes. Elle ne sera pas plus intéressée à vous défendre qu'à soigner nos patientes. Elle adore son emploi sur le Refuge et fera tout pour vous faire condamner ; ça vous fera un défenseur plutôt étrange.

– C'est elle que je désire.

Le docteur réfléchit.

– Je vais en toucher un mot au capitaine et... à Marguerite. Mais je ne crois pas qu'il y ait objection.

Le docteur sortit. On avait conduit Roizon à l'infirmerie où Marguerite lui avait fait une injection.

Bouchard alla trouver le capitaine.

– Il y a des choses que je ne comprends pas dans cette histoire et je suis persuadé que le Manchot y perd lui-même son latin. Il est venu ici pour aider le numéro 40, or ce dernier refuse totalement. Il devient même méchant. Pourtant,

quand il est arrivé sur le yacht, il était calme. Il n'était plus responsable de ses actes, au point de vue de la loi, il était incapable de signer des documents légaux, mais il était quand même assez sain d'esprit. Ce Manchot l'a rendu fou.

Puis il lui parla de l'idée du détective de prendre Marguerite comme avocate.

Burns s'esquissa un petit sourire méchant.

– Vous voulez qu'il soit condamné ?

– Oui.

– À cause du nombre de nos malades, nous devons restreindre à cinq les membres du jury.

– Alors ?

– Nous avons deux femmes qui détestent souverainement Marguerite, nous les choisirons. Pour le troisième, nous pourrions songer au numéro 35, celui qui veut tuer tout manchot qu'il rencontre. Il suffira de le surveiller pour qu'il ne perde pas son sang-froid.

– Juste. Vous avez des idées excellentes, Burns.

Le capitaine ajouta :

– Je serai le juge, c'est mon rôle. Ne suis-je pas le seul maître à bord ?

– En effet. Et l'avocat, le procureur, celui qui défendra nos intérêts ?

– Le 41. Le Manchot lui est antipathique. Il a refusé de continuer la partie de cartes. Par contre, c'est probablement le malade le plus prêt à retourner à terre. Vous avez parlé de le déclarer guéri.

– En effet.

– Faites-le venir à votre bureau, docteur, causez avec lui. Racontez-lui l'histoire du Manchot, dites-lui à quel point cet homme pourrait nuire à notre groupe, qu'il aimerait mettre fin aux activités du Refuge. Il comprendra. Le 41 connaît toutes les lois, c'est un fin renard. Jamais Marguerite ne pourra croiser le fer avec lui.

Le médecin félicita son capitaine.

– Encore une fois, vous avez d'excellentes idées, Burns. Mais il y a un petit problème.

– Lequel ?

– Vous savez pour quelles raisons Marguerite a accepté de travailler sur Le Refuge, n'est-ce pas ? C'est une bonne infirmière, mais une nymphomane qui perd la tête devant ses patients. Pour vouloir faire l'amour en plein hôpital, avec des patients qui sont loin d'être guéris, il faut être malade ! Nous devons lui accorder la permission de voir son client.

Le capitaine éclata de rire. Il sortit sa pipe de sa poche puis, se tournant vers le docteur...

– Laissez-les ensemble. Le Manchot est en parfaite santé. Marguerite ne lui donnera même pas la chance de s'expliquer et quand elle le laissera, au petit jour, Robert Dumont sera aussi faible qu'un vampire qui a besoin de transfusion.

Les deux hommes riaient tellement que quelques marins se retournèrent. Des malades les entendirent et commencèrent à rire à leur tour et bientôt, sur Le Refuge, ce fut un éclatement de joie. Tout le monde s'amusait follement, mais la plupart des passagers ignoraient pour quelle raison.

*

Depuis le départ de Roizon, le Manchot réfléchissait intensément. Il retira les feuilles cachées sous le matelas. Il jeta un coup d'œil sur ses notes.

– Pourtant, je n'ai rien écrit qui aurait pu le blesser.

À deux reprises, il avait eu la possibilité de parler au millionnaire et chaque fois la réaction avait été la même.

« La jeune Renaud a raison, on a réussi à le rendre fou. Je ne vois pas d'autre explication. Désormais il ne pourra plus administrer sa fortune et ce sont ses neveux et nièces et les enfants de sa femme qui s'occuperont de tout. »

Il lut pour la troisième fois les notes qu'il avait remises à Roizon.

Lentement, le Manchot les déposa sur le lit. Comme il l'avait fait plutôt dans la journée, il repassa en esprit tous les événements des derniers

jours.

« Mais oui, c'est ça, j'aurais dû y penser plus tôt. Comment se fait-il que j'aie accepté cette cause sans prendre plus de renseignements ? »

Maintenant il comprenait, mais trop tard. Il s'était jeté dans la gueule du loup.

Il y a quelqu'un sur ce yacht qui m'en veut, qui est prévenu contre moi et qui doit m'empêcher de porter secours à Roizon, malgré celui-ci.

Mais le temps passait. Le Manchot avait une faim de loup et personne ne lui apportait à manger. Ce cachot était une véritable prison, pire que tous les trous où l'on enfermait les prisonniers en punition.

Combien de minutes, d'heures s'écoulèrent ? Le Manchot ne pouvait le dire au juste. Il avait été inconscient pendant quelques minutes, et même s'il avait conservé sa montre, il ne savait rien d'autre que le fait qu'il était dix heures du soir.

Il entendit la clef tourner dans la serrure. On

lui apportait enfin à manger.

Deux marins parurent. L'un tendit un verre d'eau au Manchot.

– C'est tout ? demanda le détective.

– Demain, avant le procès, vous aurez un morceau de pain. Pour le moment, vous allez recevoir la visite de votre nouvel avocat.

Le détective soupira :

– Qui peut-on m'avoir choisi ? Un autre malade ?

Et à sa grande surprise, il vit paraître Marguerite dans la porte. Un des marins ricana :

– Vous avez tout le temps voulu pour causer avec votre avocate. Ce sont les ordres du capitaine. Ne pas déranger !

Et les deux marins sortirent, fermant la porte à clef derrière eux.

Marguerite avait quitté son uniforme d'infirmière et avait revêtu un long déshabillé transparent.

– Bonsoir mon cher client, fit-elle en

s'avançant vers le lit.

– C'est vous qui allez me défendre ?

– Pourquoi pas ? Ne vous ai-je pas aidé de mon mieux jusqu'à maintenant ? Je continuerai à le faire si vous êtes gentil avec moi.

Et en s'approchant du lit, elle murmura :

– On dit toujours : « Le travail avant le plaisir ».

Lentement, elle retira son déshabillé.

– Moi, je dis plutôt le contraire.

Son déshabillé glissa au sol.

– Vous avez promis de me caresser, n'est-ce pas ? fit-elle en s'asseyant sur le bord du lit. À vous de remplir votre promesse.

Elle fit glisser l'épaulette droite de sa combinaison de nuit, découvrant un sein magnifique.

En se penchant sur le Manchot, elle murmura :

– Vous avez toute la chance voulue pour plaider votre cause.

*

Le Manchot poussa légèrement la jeune femme étendue à ses côtés. Aussitôt elle se jeta sur lui et l'embrassa gloutonnement.

– Du calme, Marguerite, je ne suis pas un surhomme. Vous savez ce que vous m'avez promis ? Je veux communiquer avec mes amis à terre. Il me faut mon émetteur, la batterie, les fils.

Elle se leva. Elle paraissait très heureuse. Elle se pencha de nouveau et embrassa le Manchot.

– Je vais aller vous chercher tout ce qu'il faut.

Elle sortit de la chambre.

Durant sa carrière, le détective avait connu bien des femmes, mais c'était la première fois qu'il faisait l'amour avec une d'elles aussi insatiable. Marguerite perdait complètement la tête. Pour elle, tout ce qui s'appelait sexe était primordial. Elle n'avait abandonné le détective que lorsque ce dernier, complètement à plat, était tombé endormi.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Marguerite ne revenait pas. Elle ne pouvait sans doute pas entrer dans la salle de traitements. Pourtant elle était infirmière, on ne pouvait lui en refuser l'entrée...

Le Manchot sombra de nouveau dans le sommeil. Il ouvrit les yeux en entendant la porte s'ouvrir. Un marin parut avec un verre d'eau et un petit pain.

– Votre déjeuner, dit-il. Tout à l'heure, on vous apportera le nécessaire pour votre toilette.

Et il sortit sans rien ajouter. Il fut bientôt remplacé par un autre des assistants de Burns qui l'aida à se laver.

– Le procès va commencer dans quelques minutes. On a déjà formé le jury.

– Sans moi ?

Le marin ricana :

– Votre présence ? Mais elle n'est même pas nécessaire pour votre procès, vous serez condamné de toute façon.

Conduit par un des marins, le Manchot arriva sur le pont. On avait dressé une table derrière laquelle trônait le capitaine Burns. À ses côtés, était assis le petit homme rondelet, celui qui portait le numéro 41, l'amateur de cartes.

Mais dès que le détective parut, un cri retentit. Un homme voulut se lever, mais on le retint.

Il hurlait :

– Un manchot, un manchot, il faut le tuer !
Laissez-moi faire.

On lui imposa le silence et le capitaine Burns désigna le groupe. Deux femmes et deux autres hommes entouraient ce malade.

– Voici les membres du jury, ce sont eux qui décideront de votre sort.

– Mais c'est ridicule ! Je dois rêver ! On choisit comme membre du jury un homme qui déteste les manchots ! Jamais il ne voudra me déclarer innocent. Mais mon avocat ne s'est pas objecté ?

À ce moment il aperçut la belle Marguerite. Pour la circonstance, elle avait revêtu une longue robe noire qui aurait pu être très sobre si elle n'avait pas été outrageusement décolletée.

– Ne vous en faites pas, je suis là.

Le capitaine frappa sur sa table avec un morceau de bois qui lui servait de maillet.

– Mesdames, messieurs, nous sommes ici pour décider du sort de monsieur Robert Dumont, un détective privé qui...

Un des malades lança :

– Il est venu nous espionner.

– Il a été engagé par des compagnies adverses, fit un autre.

– Il mérite la mort, hurla un des membres du jury.

Le détective murmura :

– Ça commence bien.

Il regarda autour de lui, cherchant Roizon des yeux. Le millionnaire était assis tout au fond de la salle. Le docteur Bouchard se tenait à ses côtés.

– Je laisse la parole à l’avocat du Refuge.

Le 41 se leva, se bomba le ventre (il était incapable de bomber le torse). Il toussa, s’éclaircit la gorge puis il déclara :

– Cet homme, que vous voyez devant vous, est venu pour détruire le Refuge ; c’est son unique but. Je vais appeler comme témoin le numéro 57.

Dumont vit s’avancer un des joueurs de cartes.

Il raconta que le Manchot s’était invité à leur table mais qu’en fait il n’avait jamais voulu jouer. Il avait même aidé une malade qui voulait faire aiguiser son couteau.

Et il conclut en disant :

– Cet homme ne voulait que nous espionner, c’est sûr, nous tirer les vers du nez.

Le 41, qui servait de procureur, demanda alors :

– Je ne veux pas connaître votre identité, mais si ce détective privé venait à l’apprendre, croyez-vous qu’il pourrait réussir à vous faire chanter ?

– Sûrement. Si mes collaborateurs apprennent

que je ne suis pas en vacances mais bien dans une maison de repos, toute ma vie en sera bouleversée. Je devrai acheter son silence.

Deux autres témoignages suivirent, dont celui du docteur Bouchard. Ce dernier déclara qu'il n'avait pas examiné le numéro trente-six avant son arrivée sur le yacht, qu'il s'était fié à un collègue, que Robert Dumont n'était pas du tout malade, qu'il possédait une prothèse qui lui servait d'arme et qu'enfin, dans cette prothèse étaient dissimulés un micro, un radio-émetteur et récepteur, des fils, etc.

Le médecin avait donc mis la main sur le poste du Manchot. C'est pour cette raison que Marguerite n'avait pu lui apporter tous ses instruments.

L'infirmière posa quelques questions au docteur. Elle lui demanda s'il n'avait pas enregistré une conversation entre le numéro 36 et le numéro 40.

Bouchard dut admettre que c'était vrai.

– Et que vous a appris cette conversation ?

dités-le, docteur.

– Dans cette conversation, Robert Dumont nous laisse croire qu’il est envoyé par une compagnie d’assurances pour mener une enquête, qu’il n’a rien découvert de suspect et qu’il ne demande qu’à retourner à terre pour faire un rapport favorable.

Marguerite fit témoigner les marins. Tous admirèrent que le Manchot ne leur avait causé aucun ennui, qu’il ne les avait pas questionnés, qu’il n’avait pas cherché à savoir quoi que ce soit sur les malades.

Le numéro 41 se lança ensuite dans une plaidoirie. Si Robert Dumont, dit le Manchot, était remis en liberté, c’était la fin du Refuge, c’était la fin de l’anonymat pour tous ces millionnaires ; la police envahirait le yacht, on ouvrirait tous les dossiers ; il fallait empêcher ça !

Les millionnaires, les marins, tous ceux qui étaient présents approuvaient, applaudissaient même les paroles du numéro 41. Il était clair que Marguerite ne pourrait jamais leur faire changer d’idée, même si elle avait été la meilleure avocate

du monde.

On allait prononcer la sentence de mort contre le Manchot, ce n'était plus qu'une question de secondes.

X

Un homme traqué

– Monsieur le juge, avant que mon avocate présente sa plaidoirie, j’aimerais interroger un témoin devant vous tous. Vous ne pouvez me refuser cette dernière faveur.

Le capitaine Burns jeta un coup d’œil au docteur, il consulta brièvement les membres du jury. Leur décision était prise, peu importait le témoignage que les jurés entendraient, rien ne pourrait les faire changer d’idée.

– Allez-y, qui voulez-vous interroger ?

– Le numéro 40, le millionnaire Jean Roizon.

La phrase que venait de lancer le Manchot produisit un remous indescriptible. Le détective avait brisé l’anonymat d’un des malades. On ne voulait plus du tout l’écouter. On criait « À

mort ! À mort ! »

Le juge imposa le silence. Le capitaine Burns aimait diriger, il ne voulait pas qu'on discute ses ordres.

– J'ai permis à l'accusé de poser des questions à un témoin, il peut le faire. Avancez numéro 40.

Très pâle, tout tremblant, Jean Roizon s'approcha. Le Manchot alla au-devant de lui.

– Je vous en prie, faites-moi confiance. Je veux vous aider, je veux vous sauver. On est en train de vous perdre, Roizon. Je suis seul à pouvoir vous porter secours. Il va falloir être franc. Il faut tout dire, tout, même si ça fait très mal.

– Au point où j'en suis, murmura Roizon, je ne descendrai jamais vivant de ce yacht.

– Mais oui, je vais y voir. Mais pour ça, il faut m'obéir.

On apporta une chaise pour faire asseoir Roizon. Marguerite s'avança vers le Manchot.

– Je crois que vous n'employez pas la bonne tactique. Ma plaidoirie...

– Vous êtes bien meilleure prostituée qu’avocate, dit-il d’un air cinglant. Alors, si jamais vous ne pouvez plus exercer votre métier d’infirmière, vous saurez quel autre choisir.

Insultée, l’infirmière s’adressa au capitaine.

– Capitaine Burns... je veux dire, monsieur le juge. Je refuse de défendre le témoin. Qu’il se débrouille seul. J’abandonne la cause. D’ailleurs, je suis de l’avis de tous, c’est la mort qu’il mérite.

– Taisez-vous, hurla presque le détective.

Burns donna raison au Manchot.

– Vous, mademoiselle, laissez la parole à l’accusé.

Le Manchot s’approcha de Roizon.

– Vous vous appelez bien Jean Roizon, industriel, n’est-ce pas ?

– Oui, murmura l’homme.

– Parlez plus fort, je veux que tout le monde vous entende. Pour quelles raisons avez-vous demandé à être admis sur ce bateau ?

– Ce n’est pas moi... enfin, je veux dire que...

je dépensais mon argent... l'argent de ma femme... de ses enfants car, voyez-vous, quand elle est morte, elle m'a tout laissé ; mais à ma mort, ce qui restera reviendra à ses enfants, à des neveux et nièces.

– Vous connaissez Solanges Renaud ?

Roizon se leva brusquement. Encore cette peur terrible. Le Manchot lui mit la main sur l'épaule et le força à s'asseoir.

– Messieurs, dames du jury, je vais continuer à la place du témoin.

Et il raconta à tous comment, un jour, Roizon avait sauvé Solanges Renaud d'une mort certaine.

– Par la suite, il s'est toujours occupé de cette demoiselle. C'est elle qui est venue me voir, c'est elle qui m'a engagé afin que j'essaie de ramener monsieur Roizon chez lui et que je mette un terme aux activités du yacht « Le Refuge ».

Roizon bégaya :

– Je savais que c'était elle, je savais qu'elle enquêterait... qu'elle me retrouverait.

Le Manchot reprit :

– Solanges Renaud a l’air d’un petit ange ; une fille innocente, une pauvre orpheline, l’héroïne des romans de la comtesse de Ségur. Et ce que je vous dis est tellement vrai que moi, Robert Dumont, qui en ai vu bien d’autres, je me suis laissé prendre, tout comme monsieur Roizon. Solanges Renaud est-elle un ange ? Pas tout à fait. Elle a été prostituée, elle se droguait mais, à l’entendre, elle faisait tout ça malgré elle. Elle a fait de la prison, elle s’est sauvée des couvents, des maisons de redressement, mais tout ça parce qu’on la martyrisait. Quand elle a raconté son histoire, elle semblait tellement sincère que j’y ai cru. J’ai même accepté de travailler, d’enquêter, sans être certain de trouver un client qui paierait mes frais.

Il se tourna maintenant vers Roizon.

– Quand je vous ai parlé de Solanges Renaud, la première fois, vous avez eu très peur. Vous avez réagi de même la seconde fois. Alors je me suis demandé pour quelles raisons vous pouviez avoir peur d’une jeune fille qui ne vous voulait que du bien et, soudain, je me suis posé des

questions. Dans toute cette affaire, je n'avais eu qu'une seule version, celle de Solanges Renaud. Je l'avais cru, je n'avais pas cherché plus loin. Et je me suis demandé si elle m'avait bien dit la vérité. Et alors, j'ai compris.

Il demanda à Roizon :

– C'est pour lui échapper que vos enfants ont décidé de vous placer sur ce bateau, n'est-ce pas ?

– J'étais devenu fou... j'avais très peur, je ne pouvais plus travailler.

– Pourquoi ?

Il ne répondit pas. Le jury écoutait attentivement. Marguerite avait changé d'attitude, elle admirait l'homme qui avait été son amant d'une nuit.

Sentant qu'il avait obtenu l'attention de tout l'auditoire, le Manchot déclara :

– Vous voulez savoir ce que je pense du yacht « Le Refuge » ? C'est une des plus belles réalisations que j'ai vues et je vous jure que je suis franc ! On permet à des hommes, à des

femmes, de recouvrer un équilibre dans un endroit calme, loin des scandales. Vous, vous, vous...

Il pointait du doigt les membres du jury :

– Si on vous avait enfermés dans une maison de santé, jamais vous n'en seriez sortis. Votre famille aurait été brisée, le scandale aurait éclaté. Ici, rien de tout ça. Oh, il y a bien le docteur Bouchard qui, un jour, a commis la bêtise d'opérer alors qu'il n'était pas en pleine possession de tous ses moyens. On lui a retiré le droit de pratiquer. Mais lui a-t-on enlevé son talent ? Il est et il restera toujours un de nos meilleurs psychiatres. Nommez-moi un seul médecin qui accepterait de s'exiler sur un bateau. Aucun. La même conclusion s'impose pour l'infirmière Marguerite. On ne veut plus l'admettre dans les hôpitaux à cause de sa nymphomanie. Ici vous l'acceptez avec ses qualités et ses défauts. Oh, il y a eu quelques accidents, c'est normal, mais aucun meurtre véritable. Pour empêcher le scandale, on a laissé croire que les victimes étaient mortes au cours de

leurs vacances et avaient été enterrées à l'étranger. Est-ce un si grand crime ? Sur ce bateau, vous vivez en marge de la société. Mais nommez-moi ceux et celles qui, hors d'ici, ne vivent pas, un jour ou l'autre, en marge de la société. Non, j'admire votre œuvre à tous.

Il arrêta de parler. L'effet que ses paroles avaient produit sur tous ceux qui l'écoutaient était incroyable. On ne le voyait plus avec les yeux de la haine.

– Revenons au cas Roizon, maintenant. Si j'avais vu clair, si je ne m'étais pas lancé dans cette affaire, tête baissée, sans l'examiner à fond, tout ça ne serait pas arrivé. Mais maintenant, je dois connaître toute la vérité, monsieur Roizon. Tantôt vous n'avez pas répondu à ma question. Vous dites que vous étiez devenu comme fou. vous aviez très peur, vous ne pouviez plus travailler. De qui aviez-vous peur ?

Roizon n'osait pas répondre.

– De Solanges Renaud, n'est-ce pas ?

Roizon baissa la tête.

– Et pourquoi ? Oui, vous avez tous deviné, je le vois. Solanges Renaud n'a pas encore seize ans et monsieur Roizon est devenu son amant ; vrai ou faux ?

– J'ai perdu la tête, murmura le millionnaire. Le Manchot crut bon de préciser :

– Solanges a l'air plus vieille que son âge et elle est fort jolie. Vous êtes donc devenu l'amant d'une fille de quinze ans, une petite dévergondée. une droguée, une prostituée qui ne pense qu'à une chose... l'argent. Alors, elle vous faisait chanter, n'est-ce pas ?

– Elle m'a arraché plusieurs milliers de dollars et elle devenait de plus en plus exigeante. J'étais traqué, je ne savais plus où donner de la tête.

Le détective sympathisait avec le brave homme.

– Vous avez commis une grave erreur. On ne devient pas l'amant d'une enfant. Mais j'ai la preuve maintenant que cette petite a abusé de vous, comme de moi. Ne craignez rien, elle ne pourra plus vous faire de mal, même si je

n'approuve pas votre conduite, monsieur Roizon.

Le millionnaire murmura :

– Pourtant, mes enfants m'avaient prévenu. Quand ils ont vu que ça allait de plus en plus mal, ils m'ont fait hospitaliser puis ils m'ont parlé de ce bateau, le Refuge, un endroit où jamais elle ne pourrait me relancer.

Dumont demanda :

– Avant de me rencontrer, Solanges a réussi à vous trouver, à l'hôpital ?

– Oui, j'ignore comment elle a pu faire. Nous avions pris nos précautions. J'ai eu une dernière conversation avec elle.

Le détective venait de comprendre :

– Vous lui avez parlé du Refuge ?

– Oui, je lui ai dit que je partais en croisière, sur un yacht. Que personne ne revenait du Refuge, que jamais plus elle ne me reverrait.

– Et alors, elle a compris qu'elle perdait, excuser l'expression, monsieur Roizon, sa « vache à lait ». Il lui fallait faire quelque chose.

Elle a réussi à me rencontrer hors du bureau. J'ai cru son histoire et tout s'est enchaîné. J'aurais aimé vous interroger, mais vous étiez disparu. Même à l'hôpital, on disait ne vous avoir jamais vu. Alors ça a excité ma curiosité et j'ai tout fait pour me faire admettre frauduleusement sur le bateau. Avec l'aide d'un médecin de mes amis, nous avons trompé le docteur Bouchard et j'ai réussi.

Et le Manchot avoua :

– Cette aventure m'aura coûté très cher, mais on ne paie jamais trop pour apprendre. La prochaine fois, je ne me fierai pas au premier venu qui viendra me raconter un drame.

Et se tournant vers le capitaine, il fit un petit salut.

– J'ai tout dit, monsieur le juge. Si vous croyez que je puisse nuire à votre magnifique bateau, si vous croyez que je puisse mettre fin aux beaux jours du Refuge, condamnez-moi. Mais vous commettrez votre premier meurtre et soyez assuré que mes employés, mes collègues, les policiers pousseront l'enquête plus loin, car

mes collaborateurs savent tous que je suis ici.
J'attends maintenant votre verdict.

Des cris se firent entendre :

– Non coupable ! Non coupable ! Laissez-le en liberté, mais qu'il quitte le yacht.

Un autre proposa :

– Cotisons-nous pour rembourser ses frais.

Roizon protesta :

– Oh non, je ne le permettrai jamais. C'est à cause de moi, de mon étourderie, si monsieur le Manchot a été entraîné dans cette aventure. Je dois non seulement lui payer ses dépenses, mais également ses services !

Le Manchot soupira :

– Enfin, un client !

Quelques instants plus tard, il conversait avec le docteur Bouchard et le capitaine Burns.

– Vous n'avez pas l'intention de me rapporter aux autorités ? demanda le médecin.

– Pourquoi ? Vous pratiquez ici hors de toute juridiction. Un petit conseil, cependant, ne venez

pas au Québec pour recruter vos passagers, ça pourrait vous jouer de mauvais tours.

Puis il demanda :

– Vous allez me remettre mon équipement, mon poste émetteur, ma batterie et, surtout, ma prothèse ; je me sens nu sans elle. Vous savez, docteur, que cette nuit, à trois heures, si vous n'aviez pas découvert le poste, j'aurais lancé un message à mon ami et déjà on aurait envoyé du secours.

Le médecin s'écria :

– Mais j'ignorais tout au sujet de ce poste. C'est Marguerite qui me l'a remis. Elle m'a avoué l'avoir trouvé dans votre prothèse.

Le détective ordonna au capitaine :

– Faites venir l'infirmière.

Marguerite parut dans sa robe noire, profondément décolletée.

– Le docteur Bouchard vient de me parler de mon poste émetteur. Vous êtes une sale hypocrite, mademoiselle.

– Moi ? Mais pas du tout ! Je savais que vous deviez communiquer avec votre ami à trois heures du matin. Trois heures, c'est le milieu de la nuit, l'heure où l'on a le plus de plaisir. Je ne voulais pas risquer de tout gâcher à cause d'un simple appel.

Elle s'approcha du Manchot.

– Vous retournez à terre ? Ramenez-moi avec vous. Vous avez sûrement besoin des services d'une infirmière dans votre équipe ?

– Oh non, pas du tout, mademoiselle Marguerite.

Mais devant le docteur et le capitaine, elle passa ses deux bras autour du cou du Manchot :

– Avouez que vous n'oublierez pas de sitôt la nuit que nous avons passée ensemble.

Le détective n'osa pas répondre.

Il n'eut pas à attendre trois heures du matin pour rejoindre la côte. On envoya immédiatement un yacht vers la terre. Tout l'équipage et les passagers étaient sur le pont pour faire leurs adieux au Manchot.

Dès qu'il eut touché le sol, le détective demanda s'il pouvait téléphoner. Il voulait entrer en communication avec son agence à Montréal.

Il obtint enfin son bureau et fut très heureux d'apprendre que Michel Beulac se trouvait dans les locaux de l'agence.

– Tout va bien, je serai à Montréal dans deux jours au plus tard. J'ai besoin d'un peu de repos.

– Beaucoup de difficultés ? demanda Beulac.

– Pas trop. J'ai deux messages. Tu vas joindre les enfants de monsieur Roizon et les rassurer. Dis-leur que leur beau-père est en sécurité, là où ils ont voulu le placer ; ils n'ont absolument rien à craindre.

– Vous avez bien dit les enfants de Roizon ?

– Oui, c'est-à-dire ceux de son épouse, puisqu'il avait marié une veuve.

Le jeune colosse demanda :

– Et la pauvre orpheline, dans tout ça ?

– Solanges Renaud ? Tu vas communiquer avec elle. Transmets-lui le même message. Elle

sera sans doute fort surprise d'apprendre que je ne ramène pas Roizon avec moi. Tu lui diras qu'il est parti, qu'elle ne le reverra jamais. Au fait, que des policiers provinciaux t'accompagnent. Je sais que cette petite est recherchée pour évasion d'une maison de correction. Qu'on la reprenne. À mon retour, nous aurons d'autres accusations à porter contre elle. Elle aura bientôt seize ans et c'est en prison qu'elle finira de purger sa peine.

Beaulac ne comprenait pas.

– Je croyais que c'était votre cliente ? N'est-ce pas elle qui a retenu vos services ?

– Je te raconterai tout. Une chose est certaine, c'est que je ne suis pas très fier de moi. Mais je me console en me disant que nous avons tous été roulés par une enfant.

Le détective raccrocha. Il songea soudain qu'il avait oublié de demander à Michel si tout allait bien dans les locaux de l'agence.

La jolie Danielle était-elle devenue une meilleure secrétaire ? Avait-elle accepté d'oublier son métier de cascadeuse ? Et ses rapports avec la

jolie Candy étaient-ils plus amicaux qu'avant son départ ? Enfin, il y avait toujours Yamata, dont l'état était stationnaire, du moins, c'est ce que le détective croyait car Michel n'avait pas osé lui apprendre la nouvelle. Yamata était suffisamment rétablie pour quitter l'hôpital. Si Michel tient sa promesse, les lecteurs assidus assisteront peut-être à un mariage. C'est ce que nous saurons dans un avenir rapproché, en lisant les futures aventures de Robert Dumont, « Le Manchot ».

Cet ouvrage est le 441^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.